

**L'ÉGLISE**  
**UNE ESQUISSE DE SON HISTOIRE**  
**PENDANT VINGT SIÈCLES**

**11e partie**

**LA RÉFORME DANS LES AUTRES**  
**PAYS DE L'EUROPE**

## **PAYS DE LANGUE ANGLAISE Angleterre**

Deux circonstances, en apparence contradictoires, servirent, dans la main de Dieu, à l'avènement de la Réforme en Angleterre: la fidélité des Lollards; la position prise par le roi Henri VIII vis-à-vis du Saint Siègre.

On a vu ailleurs<sup>1</sup> comment, au XIVe siècle déjà, Wicléf arriva à connaître le salut par la grâce et comment le flambeau qu'il avait allumé fut entretenu et transmis à la postérité par d'humbles chrétiens qui se recrutaient presque tous parmi les petits de ce monde. Leur témoignage contribua à ébranler chez nombre d'Anglais leur confiance dans les doctrines pontificales, il diminua sérieusement l'influence de la papauté et ouvrit les voies au grand mouvement des esprits au XVIe siècle. Mais Rome avait l'œil ouvert et plus d'un de ces serviteurs du Seigneur, «desquels le monde n'était pas digne» (Héb. 11:38), paya de sa vie son attachement aux vérités qu'il avait apprises.

Au milieu du XVe siècle une guerre civile, celle des Deux Roses, déchira l'Angleterre et entrava gravement l'essor de la vie artistique et intellectuelle. Le commerce se trouva réduit à sa plus simple expression; l'ignorance régnait sur tout le pays et, sauf parmi les Lollards, tout vestige de piété sincère semblait avoir disparu. C'est dans ces conditions que Henri VIII monta sur le trône. Destiné par son père à la carrière ecclésiastique, il avait fait de fortes études et garda toujours un goût prononcé pour les questions théologiques. Les humanistes saluèrent avec joie son avènement; Érasme surtout se répandit en éloges sur les talents de ce prince, dont Dieu l'avait richement comblé, mais qu'il employa de façon déplorable.

---

1. Voir pages 135-168, et, sur les Lollards, page 150.

Toutefois, le savant hollandais changea bientôt de ton. Pendant un séjour qu'il fit en Angleterre, il n'avait pas manqué l'occasion de lancer des sarcasmes cinglants contre les moines de ce pays, auxquels il ne reconnaissait que deux caractères distinctifs: leur gloutonnerie et leur ignorance. Devenu par conséquent l'objet de la haine du clergé, il jugea bon de partir directement pour Bâle où il publia, très peu après, la première édition de son Nouveau Testament grec. À peine sortis de presse, quelques exemplaires, expédiés à Oxford et à Cambridge, y rencontrèrent un accueil enthousiaste. Luther n'avait pas encore affiché ses thèses à la porte de la cathédrale de Wittemberg que l'Angleterre possédait déjà la Parole divine, le pur Évangile de Jésus Christ. Un de ces Nouveaux Testaments tomba entre les mains d'un étudiant de l'université d'Oxford, William Tyndale; il le lut avec avidité, fut converti et n'eut plus dès lors qu'une pensée, celle de communiquer à d'autres le trésor qu'il possédait. Il donna dans ce but une série de conférences, puis se mit à traduire en anglais la Bible entière. Ne pouvant se livrer à ce gros travail en Angleterre avec tout le recueillement voulu, à cause de l'agitation qui régnait encore dans le pays, il se rendit à Anvers, où il publia le Nouveau Testament d'abord, puis l'Ancien. Cette traduction fit rapidement son chemin dans les demeures des nobles comme dans celles des humbles. Tyndale subit plus tard le supplice du feu, mais son nom demeurera toujours lié à l'établissement de la Réforme en Angleterre.

Comme l'a fait remarquer Merle d'Aubigné, le grand historien de la Réforme, celle-ci, en Angleterre, est due essentiellement à l'action de la Parole de Dieu, plus peut-être que dans aucun autre pays. «On n'y trouve pas de grandes individualités, comme en Allemagne, en Suisse, en France, où l'on rencontre un Luther, un Zwingli, un Calvin; mais les Saintes Écritures s'y répandent abondamment. C'est la Parole du Dieu vivant, cette puissance invisible, qui a répandu la lumière dans les Îles Britanniques

dès l'année 1517, et plus encore à partir de 1526. Le christianisme anglo-saxon se distingue par son caractère nettement biblique et c'est ce qui l'a conduit à être, plus que tout autre, l'instrument, dirigé par Dieu, pour provoquer la diffusion des oracles divins dans le monde entier.»

Déjà tout au début de son règne Henri VIII se posa en protecteur intrépide de l'Église romaine. Indigné des virulentes attaques de Luther contre le catholicisme, il rédigea à son adresse un pamphlet grossier qui lui valut, de la part du pape Léon X, le titre de *défenseur de la foi*. Mais, au bout de quelques années, ces relations cordiales s'altérèrent complètement. Avant de monter sur le trône, Henri VIII avait épousé Catherine d'Aragon, veuve de son frère et tante de Charles-Quint. Au bout de vingt ans de mariage, le roi prétendit avoir des scrupules sur la légitimité de cette union. Le fait est qu'une autre femme, Anne Boleyn, avait attiré ses regards. Tout son rêve était de l'épouser. Pour cela il devait demander au pape de défaire ce qu'un autre pape avait permis. Il interrogea donc les docteurs de l'Église. L'un d'eux, Cranmer déclara que le roi n'avait pas le droit de passer outre aux ordonnances de Dieu; que son union avec la veuve de son frère était illicite; qu'il fallait au surplus consulter sur la question les principales universités d'Europe, ainsi que les hommes les mieux versés dans des questions de cette nature, tels — conseil inattendu — Zwingli et Œcolampade; tous deux se prononcèrent dans le même sens que Cranmer, les universitaires presque tous aussi. La cour de Rome délibérait de son côté, très embarrassée: si elle se prononçait pour le divorce, elle s'aliénait Charles-Quint, neveu de Catherine; si elle s'y refusait, elle mécontentait Henri VIII. Pour se tirer d'affaire, le pape, cita le roi à comparaître devant lui, prétention tout à fait inédite. Indigné, Henri refusa et, après six ans de débats, il rompit avec Rome et répudia Catherine pour épouser Anne Boleyn. Puis le Parlement le proclama chef suprême de l'Église en Angleterre. Le clergé ne savait quelle attitude prendre à reconnaître

l'usurpation du souverain, il renonçait fatalement à toute relation avec Rome. Mais le tempérament despotique de Henri VIII n'admettait aucune tergiversation; au clergé de se soumettre ou de se démettre. Pour atténuer la fâcheuse impression causée par ces attermoissements et reconquérir les bonnes grâces du vindicatif monarque, les prélats prirent eux-mêmes l'initiative de mesures dirigées contre quiconque manifesterait quelques velléités d'indépendance vis-à-vis de la volonté royale. Cette décision visait tout d'abord les Lollards et ceux qui adhéraient à leurs doctrines.

Cranmer fit ce qu'il put pour enrayer les actes de violence. Henri VIII l'avait désigné en qualité d'archevêque de Canterbury, la plus haute dignité ecclésiastique du royaume, pour le récompenser du service qu'il lui avait rendu au moment de son divorce. Peu avide d'honneurs, Cranmer accepta cette charge dans l'espoir d'en profiter pour faire triompher les principes qui lui étaient chers. Il déclara qu'il n'admettrait l'autorité du pape qu'autant qu'elle ne serait pas contraire à la Parole de Dieu et qu'il lui serait permis de combattre les erreurs pontificales chaque fois que l'occasion s'en présenterait. D'autre part il introduisit une traduction anglaise de la Bible et l'usage de la langue du pays dans le culte. Il alla même jusqu'à exiger qu'un exemplaire de la Parole de Dieu fût déposé dans chaque église du royaume. Il expulsa un certain nombre de prêtres dont la conduite causait des scandales. Mais sa timidité l'empêchait d'afficher une attitude décidée du côté où il savait pourtant être la vérité.

Cependant, avant de s'en prendre à ceux qu'il qualifiait d'hérétiques, le roi ordonna la suppression de tous les monastères d'Angleterre, ignobles foyers des plus grossières impostures. C'était débayer le terrain sur lequel, sans que Henri s'en doutât, l'édifice de la Réforme devait s'établir. «Le cœur d'un roi, dans la main de l'Éternel, est des ruisseaux d'eau; il l'incline à tout ce qui lui plaît» (Prov. 21:1). Mais tout en fermant ces maisons, le roi voulut élever une barrière contre l'invasion des doctrines

évangéliques. Dans ce but, une commission de prélats reçut pour mission le soin de rédiger un symbole qui devînt loi de l'État. La commission se déclara incompétente. Là-dessus le roi dressa lui-même le formulaire, en six articles, qu'on a dénommé le *statut du sang*. Il prononçait la condamnation à mort de quiconque n'admettait pas en plein la doctrine de la transsubstantiation, la confession auriculaire, les vœux de célibat pour le clergé; c'était, somme toute, la reproduction complète des croyances romaines, moins la reconnaissance du pape comme chef de l'Église. Le Parlement l'adopta. Cranmer fit une opposition énergique, mais sans succès. Il ne réussit pas mieux lorsqu'il pria Henri VIII de réserver une partie des biens confisqués aux couvents, en vue de la fondation d'hôpitaux pour les pauvres.

Les conséquences ne se firent pas attendre. Le roi montra le vrai fond de son caractère, celui d'un tyran cruel et sans scrupule aucun. La moindre résistance entraînait la mort; il fit pendre de fervents catholiques qui n'avaient pas commis d'autre crime, sinon celui de mettre en doute ses droits à la suprématie tant religieuse que politique. Quiconque était simplement suspect d'hérésie subissait naturellement le même sort. Et pourtant la version de Tyndale circulait malgré le martyre infligé à son auteur. Bien des yeux s'ouvraient à la lumière. Les foules accouraient dans les églises afin d'entendre lire la Parole de Dieu. Cranmer y fit même enlever certaines images favorites dont on faisait un abus trop criant. Mais néanmoins la persécution sévissait sans pitié, avec toutes sortes de raffinements de cruauté. Le roi se plongeait toujours plus dans un borbier d'ignominie où il s'était laissé entraîner. Sa vie privée est un tissu d'abominations: il épousa successivement six femmes, dont il fit décapiter deux; il divorça d'avec deux autres; une seule mourut de mort naturelle; la sixième lui survécut.

Mais toutes ces turpitudes, tous ces martyres aboutissaient à fin contraire des intentions du monarque. Du sang des victimes jaillissait une lumière intense. La vérité faisait des progrès d'autant plus rapides qu'on s'évertuait à l'entraver. Dieu se servit de ces circonstances atroces pour amener à lui un grand peuple. On attribue à Henri VIII la mort de soixante-douze mille personnes; il en résulta tout simplement, après de nouvelles et cruelles épreuves, il est vrai, le triomphe des principes que, dans son aveuglement, il avait cru pouvoir étouffer.

Henri VIII laissait un fils et deux filles; tous trois furent successivement appelés au trône.

Édouard VI n'avait que dix ans à la mort de son père. Quoique élevé dans une cour corrompue et entouré de catholiques, le jeune prince manifesta de bonne heure son aversion pour certaines pratiques romaines et sa prédilection pour les prédications évangéliques. Il avait souffert en silence à la vue des cruautés commises contre des sujets paisibles, dont le seul crime consistait à suivre les enseignements de la Parole de Dieu. Un de ses oncles maternels, chrétien décidé, favorisa les bonnes dispositions d'Édouard et, à l'avènement de ce dernier, parvint à se faire investir d'une sorte de protectorat; grâce à lui les persécutions subirent un temps d'arrêt. Les chrétiens détenus furent élargis; on abolit les terribles six articles; nombre d'exilés pour cause de religion rentrèrent en Angleterre.

Lors du couronnement du nouveau roi, la coutume voulait qu'on portât devant lui, au moment où il quittait la cathédrale de Westminster pour regagner son palais, trois grandes épées, emblème des trois parties dont se composait son royaume. Avant de sortir, Édouard fit remarquer qu'il manquait une quatrième épée. «Pourquoi donc? Laquelle?» demandèrent les courtisans qui l'entouraient. «La Bible», répliqua le jeune souverain, et il ajouta, en citant Éph. 6:17: «La Parole de Dieu est l'épée de

l'Esprit; nous devons la préférer en tous points aux trois autres. C'est elle qui doit nous gouverner; sans elle nous ne sommes rien du tout. Celui qui prétend régir ses états sans elle ne mérite pas le titre de ministre de Dieu, ni de roi.» On s'empressa d'obéir à l'ordre royal.

Édouard prenait son plaisir à lire les Saintes Écritures. À l'âge de quatorze ans il écrivit, de sa propre main, un recueil de passages condamnant l'idolâtrie, et en particulier le culte des images. Sous son règne la Réforme fit de rapides progrès. Son protecteur correspondait avec Calvin sur les conseils duquel il fit de l'Angleterre un vrai refuge où de nombreux proscrits trouvèrent un bienveillant accueil. C'est à ce propos que Calvin lui écrivit en 1548:

«Nous avons tous à rendre grâce à notre Dieu et Père de ce qu'il s'est servi de vous en œuvre tant excellente que de remettre au-dessus la pureté et droite règle de son service en Angleterre par votre moyen, et faire que la doctrine du salut y soit fidèlement publiée pour tous ceux qui voudront l'écouter; de ce qu'il vous a tenu la main forte en bénissant tous vos conseils et labeurs pour les faire prospérer.» Il lui recommande de faire enseigner au peuple la pure et saine doctrine, d'extirper les abus et de «corriger soigneusement les vices, et de tenir la main à ce que les scandales et dissolutions n'aient point la vogue, tellement que le nom de Dieu soit blasphémé.»

Plus tard il écrivait à Édouard VI, à qui il dédiait plusieurs livres: «Il y a des choses indifférentes qu'on peut licitement souffrir. Mais il nous faut toujours garder cette règle qu'il y ait sobriété et mesure aux cérémonies, en sorte que la clarté de l'Évangile n'en soit pas obscurcie, comme si nous étions encore sous les ombres de la loi<sup>1</sup>... Or il y a des abus manifestes qui ne sont pas à supporter, comme de prier pour les trépassés, comme de mettre en avant à Dieu l'intercession des saints en nos prières,



comme de les adjoindre à Dieu en jurant. Je ne doute pas, Sire, que vous ne soyez averti que ce sont autant de corruptions de la vraie chrétienté. Je vous supplie, au nom de Dieu, qu'il vous plaise y tenir la main, à ce que le tout soit réduit à sa droite intégrité.» On regrette de ne pas trouver, sous la plume du réformateur, des conseils de mansuétude, de tolérance envers les égarés. La tolérance n'était pas de ce siècle-là; l'idée de l'unité, en religion comme en politique, primait tout et ouvrait la voie aux persécutions. Il a fallu de douloureuses expériences, en Angleterre et ailleurs pour apprendre qu'on peut ne pas pratiquer la religion de l'État, sans, pour cela, être ennemi de l'État.

Chose pourtant encore exceptionnelle à cette époque, Édouard accorda aux protestants étrangers, résidant à Londres, la permission d'ériger un temple à leur usage: «Considérant que c'est l'office d'un prince chrétien», disait-il, «pour bien administrer son royaume, de pourvoir à la religion et aux malheureux affligés et bannis à cause d'elle, nous vous faisons savoir que, ayant pitié de la condition de ceux qui, depuis assez longtemps, demeurent dans notre royaume et y viennent journellement, de notre grâce spéciale ordonnons qu'il y ait, dans notre cité de Londres, un temple appelé le temple du Seigneur Jésus, où l'assemblée des Allemands et des autres étrangers puisse se tenir et se célébrer, dans le but que, par les ministres de leur église, le Saint Évangile soit interprété purement.»

Cranmer avait la haute main dans le gouvernement et ne craignait plus maintenant d'afficher sa fidélité aux principes révélés dans la Parole de Dieu. Il supprima les lois arbitraires édictées par Henri

---

1. Il est probable que Calvin mettait ici Édouard VI en garde contre l'organisation que, déjà alors, on était en train de donner à l'église anglicane. On sait que, extérieurement, elle conserve une grande pompe dans les cérémonies, toute pareille à celle de l'église catholique.

VIII, envoya partout des prédicateurs zélés de l'Évangile, fit répandre la Bible encore plus largement qu'auparavant, autorisa le mariage des prêtres; la Cène devait être distribuée sous les deux espèces. Malheureusement, vis-à-vis de ceux qui ne partageaient pas ces idées, Cranmer se laissait aller à l'esprit du temps, oubliant cette exhortation de Paul à Timothée. «Convaincs, reprends, exhorte, avec toute longanimité et doctrine» (2 Tim. 4:2). Il demandait souvent au roi des sentences de mort contre les rebelles à la Réforme. Le pieux souverain, trop inexpérimenté pour lui résister, signait en soupirant et ajoutait, car il se sentait la conscience chargée: «Si je fais mal, vous en serez responsable.» Et il signait.

Mais le jeune roi, dont les enfants de Dieu étaient en droit d'attendre de grandes choses, tomba gravement malade au bout de six ans de règne. Les soins les plus dévoués ne purent le sauver. Peu avant d'expirer, il adressa, à haute voix, au Seigneur une fervente prière dont on a conservé quelques fragments: «Seigneur Dieu» s'écria-t-il, «délivre-moi de cette misérable vie et reçois-moi dans les demeures éternelles. Toutefois que ta volonté soit faite, et non la mienne! Seigneur, je te remets mon esprit. Tu sais combien ce serait chose heureuse pour moi que d'être auprès de toi; mais, à cause de tes enfants dans ce pays, conserve cette vie et rends-moi la santé, afin que je puisse m'employer vaillamment à ton service. Mais, ici encore, que ta volonté soit faite, et non la mienne! Seigneur, mon Dieu, bénis mon peuple et sauve ton héritage! Préserve ton peuple élu d'Angleterre! O Dieu, défends ce royaume de toutes les erreurs de la papauté! Maintiens ta vérité, afin que moi et mon peuple nous puissions bénir ton saint nom!» Ainsi mourut Édouard VI à l'âge de seize ans à peine.

La couronne revenait de droit à la sœur d'Édouard, Marie, fille d'Henri VIII et de sa première femme, Catherine d'Aragon. Mais, la sachant catholique très bigote, son frère, sur son lit de mort,

avait exprimé le désir de voir lui succéder une de ses cousines, Jane Gray, qui avait adhéré de cœur aux doctrines évangéliques et, très cultivée, adressait à Bullinger, le successeur de Zwingli, des lettres en latin, conservées à la bibliothèque de Zurich, dans lesquelles elle demandait conseils et directions sur les principes du christianisme. Mais la noblesse anglaise, tout en éprouvant une vive sympathie pour cet arrangement refusa de l'accepter. Marie monta donc sur le trône et n'hésita pas à condamner à mort Jane Gray dans laquelle elle voyait une usurpatrice et une hérétique. L'épreuve produisit ses fruits bénis dans le cœur de l'infortunée jeune femme; elle n'avait que vingt ans et venait de se marier. Sa foi, jusqu'alors chancelante, s'affermir à tel point que, de son cachot, elle écrivit à ses amis des lettres d'adieux, animées d'un merveilleux esprit de renoncement à tout ce qu'elle laissait derrière elle; elle rendait aussi un témoignage touchant à l'amour de son Sauveur pour elle.

À l'une de ses sœurs, elle écrivait, en lui léguant son Nouveau Testament grec: «Ma chère Catherine, je t'envoie un livre qui, bien qu'il ne soit pas revêtu d'or, est plus précieux que toutes les pierres les plus rares et du plus grand prix. C'est le livre de l'Évangile du Seigneur Jésus Christ; c'est sa dernière volonté, c'est son testament qu'il nous a laissé, à nous, pauvres misérables pécheurs que nous sommes dans notre nature première. Il t'enseignera le chemin de la joie éternelle. Fais comme le serviteur qui veille, afin que, quand viendra le jour de la mort, tu ne sois pas trouvée sans huile, comme les vierges folles. En ce qui concerne ma mort, réjouis-toi, comme je le fais, ma très chère sœur. Je suis assurée qu'en perdant cette existence mortelle, j'en revêtirai une éternelle, incorruptible. Au nom de Dieu, je t'exhorte à ne jamais te relâcher de la vraie foi chrétienne. Si tu renies la vérité pour prolonger ta vie, le Seigneur te reniera aussi. Si, au contraire, tu t'adresses à lui, s'il le juge à propos, il prolongera tes jours pour ta consolation et sa gloire.»

Au nom de la reine Marie Tudor, le peuple anglais a accolé, avec raison, l'épithète de la «sangui-naire». De nouveau la persécution sévit avec rage. Des centaines de victimes périrent par le feu ou sur l'échafaud, pendant les cinq années de son règne. Parmi ces martyrs pour le nom du Seigneur, il faut retenir les noms de Latimer, un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, un des prédicateurs les plus puissants et les plus bénis de son temps, et celui de Ridley, son ami intime. On les attacha ensemble au poteau. Au moment où le bourreau allumait les fagots, Latimer se pencha vers son compagnon de souffrances et lui dit d'une voix si nette que toute la foule l'entendit: «Aie bon courage, mon cher Ridley; comporte-toi en homme. En ce jour nous allumons un flambeau si brillant que, Dieu voulant, l'Angleterre ne le verra jamais s'éteindre.»

De graves menaces pesaient également sur Cranmer, qui avait été pourtant le conseiller sage et hautement apprécié de Henri VIII et de son fils, Édouard VI. Bien qu'il crût de plein cœur au salut par Christ, il avait longtemps hésité à confesser sa foi: il craignait trop de se compromettre, aimait trop les solutions moyennes qui donnaient des demi-satisfactions à chacun, mais évitaient les positions nettes et franches. Sous Édouard VI il avait pourtant suivi une ligne de conduite tout à fait favorable à la Réforme. Maintenant, très âgé, accablé d'infirmités corporelles, il se laissa éblouir un instant par les brillantes promesses de la nouvelle souveraine, succomba à la tentation et signa un acte de soumission au pape et à Marie Tudor. Mais il se ressaisit presque aussitôt. Triomphants, les papistes prétendirent exiger de lui qu'il lût lui-même, publiquement, le texte de sa rétractation dans une des églises d'Oxford, où avait lieu son procès. Mais il déçut leur attente.

Le prisonnier s'avança, entouré de prêtres et de gens d'armes. On l'avait vêtu d'une méchante robe et coiffé d'un vieux bonnet. Son visage défait laissait deviner les rudes combats d'une conscience char-

gée et pressée de rendre de nouveau un éclatant témoignage à la vérité. Dans la chaire, un des suppôts de la papauté ouvrit la cérémonie par une prédication dirigée contre l'hérésie et exaltant le bonheur de ceux qui la rejetaient. Puis il s'adressa à l'ancien archevêque de Canterbury et l'invita à exposer le changement qui s'était opéré en lui, afin d'ôter tout soupçon à ses auditeurs et pour que tous reconnussent qu'il était maintenant en réalité un catholique romain. Le vieillard prit aussitôt la parole:

«Mes chers auditeurs», s'écria-t-il en se tournant vers la foule qui remplissait le vaste édifice jusque dans ses derniers recoins, «je vous supplie tous de prier Dieu pour qu'il lui plaise de pardonner mes péchés. Il y a une chose surtout qui me cause une extrême douleur. Je vous la dirai. Avant tout, prions!»

Après une prière, mêlée d'abondantes larmes, Cranmer reprit: «J'en viens maintenant à ce qui, plus que tous les autres péchés que j'ai commis, me tourmente le plus cruellement dans ce monde: c'est d'avoir signé de ma main l'écrit qui m'a été présenté. Sans doute aucun, je l'ai fait contre la vérité et contre ma conscience. Je pensais, par ce moyen, éviter la mort et prolonger ma vie en ce misérable monde; mais maintenant je proteste que je révoque et annule tous les écrits que j'ai faits et signés depuis le jour de ma dégradation. Je les désavoue d'ores et déjà totalement. Quant à cette malheureuse main qui m'a servi à signer cette méchanceté contre ma conscience, je la voue à être brûlée avant les autres membres. Le pape, je le tiens pour l'ennemi du Christ et même pour l'antichrist. Je déteste toute sa doctrine comme fausse, et toutes ses erreurs comme pernicieuses et contraires à la Parole de Dieu.»

À l'ouïe de ce langage, la stupéfaction fut à son comble: les chrétiens se réjouissaient et bénissaient Dieu; les catholiques grinçaient des dents. Bientôt après le vaillant témoin de Jésus Christ fut entraîné

au supplice, à l'endroit même où Latimer et Ridley avaient souffert la même peine. Quand il vit les flammes s'élever, il étendit tant bien que mal sa main droite en s'écriant à voix haute: «Main indigne! Main indigne!» Les bourreaux eux-mêmes étaient émerveillés de voir son courage. Ses souffrances ne durèrent que peu d'instant. On l'entendit dire encore, comme tant d'autres martyrs: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit!» Et son âme fut recueillie auprès du Seigneur, «absent du corps et présent avec le Seigneur» (2 Cor. 5:8).

À la suite de son mariage avec Philippe II d'Espagne, un des pires adversaires de la Réforme, le court règne de Marie Tudor entraîna l'Angleterre au bord de l'abîme. Elle eut pour successeur sa demi-sœur Élisabeth, fille de Henri VIII et Anne Boleyn, dont l'avènement amena en Angleterre un changement radical et définitif au point de vue religieux. La nouvelle souveraine joignait à une vaste capacité naturelle des connaissances fort étendues, mais aussi un reste de cet instinct cruel et tyrannique, funeste héritage de son père. Élevée dans les doctrines de la Réforme, elle ne les avait saisies que par son intelligence; son cœur y restait indifférent et elle conserva, sa vie durant, un goût prononcé pour l'apparat du culte catholique. Néanmoins elle comprit tout ce que cette religion avait de répugnant pour la très grande majorité de ses sujets; les persécutions perpétrées par Marie avaient aliéné à la couronne presque tout ce que l'Angleterre comptait d'hommes et de femmes éclairés. Aussi, par simple bon sens politique, puisque c'était le vrai moyen d'assurer son pouvoir, Élisabeth se prononça catégoriquement en faveur de la Réforme. Mais deux lois, qui ne reflétaient que trop les tendances autocratiques de la souveraine, risquèrent de compromettre l'avenir du pays.

Par la *loi de suprématie*, le souverain était déclaré chef suprême de l'église, que ce fût un roi ou une reine. La loi d'uniformité fixait le rituel, avec obligation pour tous de s'y conformer; les formes du

culte, la liturgie, tout le service divin doivent être les mêmes d'un bout à l'autre du royaume, et ce rituel comporte beaucoup de formes extérieures empruntées à celui de l'Église romaine. Aussi ce césaropapisme provoqua de vives résistances, de la part des adversaires de la Réforme, mécontents de ne plus diriger les esprits, et de la part des réformés eux-mêmes qui estimaient beaucoup trop importantes les concessions faites à l'ancien culte. Parmi ceux-ci il se forma un groupement dont les membres s'intitulaient les *Puritains*. Beaucoup d'entre eux, proscrits lors des persécutions, avaient vécu à l'étranger, en France surtout; l'épreuve avait fortement trempé leurs caractères et leur foi. Leur contact avec les huguenots leur montra ce que c'était que d'adorer le Seigneur en toute simplicité, sans le moindre appareil extérieur. Ils furent tout d'abord profondément froissés de voir les prélats anglicans se croire obligés d'endosser, au cours du service religieux, des vêtements somptueux et ils résolurent de purifier l'Église — de là leur nom — de tout ce qu'ils considéraient comme mondain et comme opposé à la pensée du Seigneur. Leur résistance leur attira de cruelles persécutions: Cinquante-six d'entre eux furent jetés pêle-mêle dans un cachot, où la faim, la misère en firent périr plusieurs; trois montèrent sur l'échafaud.

Les Puritains ne s'avouèrent pas vaincus, sentant bien qu'ils représentaient le véritable esprit anglais, libéral jusqu'à l'indépendance, tandis que les allures de la cour et du gouvernement rappelaient trop la tendance catholique, portée à imposer à tous ses principes et ses procédés. D'autres scissions se produisirent et amenèrent la formation de plusieurs groupements rivaux, entre autres celui des *presbytériens*, qui se rapprochaient du calvinisme et confiaient l'administration de l'église à des anciens, puis celui des *congrégationalistes* chez lesquels chaque congrégation est indépendante des

autres et ne relève que du Seigneur. Comme on le voit, aucun de ces corps religieux ne se réclame du principe posé par le Seigneur lui-même, à savoir l'unité du corps de Christ.

Il y aurait beaucoup d'autres fautes, quelques-unes très graves, à alléguer contre la reine Élisabeth, mais elles appartiennent au domaine politique ou bien privé et n'intéressent pas le sujet qui nous occupe. Par la bonté de Dieu, cette souveraine fut, dans sa main, l'instrument de deux grands bienfaits pour l'Angleterre. Elle affranchit son pays du joug de Rome; elle mit la Parole de Dieu dans les mains de tous ses sujets.

Élisabeth resta célibataire. À sa mort la couronne d'Angleterre passa à son plus proche héritier, Jacques Ier, roi d'Écosse, de la dynastie des Stuarts, qui détint le pouvoir pendant trois quarts de siècle. Cette maison avait de fortes affinités avec le catholicisme; des liens de famille l'unissaient à la cour de France, ce qui ne contribuait pas peu à l'éloigner de la Réforme. Les Stuarts ne réussirent pourtant pas à ramener leur royaume à l'ancienne croyance. Mais les Puritains surtout furent l'objet de leur haine féroce, parce que, plus que tous les autres protestants, ils voulaient suivre à la lettre la volonté de Dieu, telle qu'elle est révélée dans sa Parole. Pour fuir la persécution qui se déchaîna contre eux, plusieurs de ces chrétiens fidèles quittèrent leur patrie pour aller chercher en Amérique une terre où ils pourraient vivre en liberté et rendre à Dieu le culte en esprit et en vérité qu'il attend de ceux qui lui appartiennent. Ils fondèrent la colonie du Massachussets (au N.-E. des États-Unis actuels). Cette contrée était alors absolument inculte, couverte d'immenses forêts, peuplées d'animaux féroces et d'Indiens, plus féroces encore. Aussitôt débarqués, les colons durent défricher le sol, l'ensemencer, puis attendre l'année suivante, avant de rien récolter. L'hiver fut extrêmement rigoureux; aussi endurèrent-ils de cruelles souffrances; leur foi fut mise à une dure épreuve. Le Seigneur leur aida à triom-



pher de tout. D'autres les suivirent, toujours plus nombreux, si bien que le gouvernement anglais s'alarma de cet exode qui, il dut le reconnaître, privait le pays d'éléments excellents, travailleurs et de haute moralité. Aussi une loi fut promulguée, interdisant toute nouvelle émigration. Au moment où elle entra en vigueur, huit navires s'appêtaient à partir, chargés de Puritains parmi lesquels se trouvait Olivier Cromwell et Hampden qui furent, l'un et l'autre, quelques années plus tard, les auteurs de la chute du roi Charles Ier; c'est ainsi que se réalisa pour lui la parole bien connue: «Qui creuse une fosse y tombera, et la pierre retournera sur celui qui la roule» (Prov. 26:27; Eccl. 10:8).

L'Église anglicane ne prospéra pas spirituellement; l'abus des formes et de la hiérarchie étouffait la voix de l'Esprit. Puis le favoritisme s'y développa au point qu'une partie du clergé n'était plus du tout à la hauteur de sa tâche; par sympathie pour tel ou tel on mettait à la tête des paroisses des pasteurs notoirement indignes qui, le plus souvent, grassement rétribués eux-mêmes, se déchargeaient entièrement sur leurs vicaires, qu'ils écrasaient de travail et laissaient presque mourir de faim. Mais la masse du peuple, resté fidèlement attaché à l'Évangile, déplorait cet état de choses. Des hommes éminents protestaient contre la mondanité grandissante. Le grand poète Milton s'exprimait ainsi sur son temps: «Une époque est venue, où Dieu a véritablement rempli la terre de sa connaissance; la vraie Église du Seigneur n'est pas celle qui possède des autels, des cierges, des liturgies, des fonctionnaires portant un costume spécial et somptueux. Dieu regarde au cœur.»

Parmi les réformateurs de ce protestantisme languissant, moribond, il faut citer le nom de George Fox, fondateur de la secte des *quakers*. Issu d'une famille très modeste, il passa par une période de luttes morales longue et douloureuse. Enfin il céda à l'appel que le Seigneur lui adressait et se mit à parcourir l'Angleterre, prêchant la repentance par la foi en Jésus et enseignant que Dieu n'habite pas

des temples faits de main; que ce qu'il cherche dans l'homme, c'est un cœur régénéré par la puissance de l'Esprit Saint. Il prescrivait une morale sévère, interdisait la science et l'art, le serment, le service militaire, l'asservissement à la mode. Il proclamait en même temps l'égalité de tous les hommes, défendait d'enlever son chapeau devant qui que ce soit, même devant le roi, ordonnait le tutoiement à l'égard de tous. Les quakers suivent encore aujourd'hui la plupart de ces règles; on les reconnaît à leur costume très simple, fait invariablement de drap gris-brun. Sur d'autres points Fox et ses partisans commirent des exagérations regrettables; ils reconnaissaient que, dans le culte, auquel tous doivent participer, il faut attendre une direction de l'Esprit avant de parler; mais, selon eux, cette influence doit se manifester extérieurement par une sorte d'agitation convulsive, un tremblement de tout le corps, d'où leur est venu leur nom de *quakers*, mot qui signifie les *trembleurs*.

Mentionnons encore le nom de William Penn, un de leurs adhérents les plus dévoués. Il hérita de son père une fortune considérable, qui lui permit d'aller s'établir en Amérique avec un certain nombre de quakers. Il fonda ainsi la Pensylvanie, plus tard incorporée aux États-Unis; la capitale se nomme Philadelphie, c'est-à-dire l'amitié fraternelle, un des principes fondamentaux de la secte. Cette contrée, jusqu'alors déserte, devint un asile, largement ouvert à tous les persécutés.

Les quakers se signalent encore maintenant par la rigueur de leurs principes et par l'amour chrétien qu'ils déploient soit entre eux, soit vis-à-vis de tous les hommes. Au cours de la guerre de 1914 à 1918, comme leurs convictions leur interdisaient le service militaire, ils firent néanmoins preuve d'une activité bienfaisante en fondant des hôpitaux et en créant toutes sortes d'institutions, destinées à soulager les hommes en arrière du front. Par leur ferveur spirituelle, par leurs mœurs pures, ils ont été un élément de vie au sein de l'Église sur son déclin.

## Écosse

Pays très pauvre, sans commerce, sans industrie, au climat rude, épuisée d'autre part par les extorsions du clergé catholique, l'Écosse entrevit quelques lueurs de l'Évangile au XVe siècle. Les Highlanders, habitants de la région montagneuse du centre, conservèrent de précieux restes des vérités chrétiennes, remises au jour par Wiclef. Au sein de leurs vallées reculées, on lisait en cachette la Parole de Dieu, mais ces faibles rayons de lumière s'éteignaient graduellement à mesure que disparaissaient ceux qui les détenaient.

Au XVIe siècle, un jeune abbé, *Patrick Hamilton*, qui appartenait à une des familles les plus nobles du royaume, alla faire ses études à Rome. De là il se rendit en Allemagne; c'était le moment où le triomphe de la Réformation causait une vive agitation. Reconnaissant de quel côté était la vérité, Hamilton s'empressa de regagner son pays pour y annoncer la bonne nouvelle qu'il avait apprise. Il paya de sa vie son courage, mais la semence jetée se répandit et porta des fruits abondants, malgré l'opposition acharnée de l'Église romaine, représentée par le cardinal Beatoun.

Un jeune évangéliste, *Wishart*, releva l'étendard, tombé des mains mourantes de Hamilton. La supériorité de ses connaissances, sa parole entraînante, sa profonde piété, son courage à toute épreuve, son extérieur agréable, tout cela joint à une douceur captivante, vrai caractère du chrétien, lui assignent une des premières places parmi les réformateurs écossais. Il allait de ville en ville, annonçant Christ aux foules. Étranger à toute menée politique, les démêlés continuels entre la noblesse et le clergé le laissaient absolument indifférent. Il pouvait dire, comme Paul: «Je n'ai pas jugé bon de savoir quoi que ce soit parmi vous, sinon Jésus Christ, et Jésus Christ crucifié» (1 Cor. 2:2). Chassé, traqué

de lieu en lieu par les agents de Beatoun, il s'abandonnait tout entier à la protection du Seigneur. Mais le cardinal guettait sa proie. N'osant l'arrêter, il lui fit interdire la chaire.

Dès lors, Wishart prêcha en plein air. C'en était trop aux yeux de ses adversaires. Un jour qu'il descendait d'une tribune dressée sur une place publique, il vit près de lui un prêtre dont il soupçonna le meurtrier projet. Au moment où l'émissaire de Beatoun sortait un poignard de dessous sa soutane, Wishart lui saisit le bras. Frappé de la fermeté et de la douceur du serviteur de Dieu, il avoua son crime et implora sa grâce. La foule allait le mettre en pièces, lorsque Wishart le couvrit de son corps et sauva la vie du malheureux. Mais plus tard, le vaillant témoin de Christ tomba dans un traquenard et fut brûlé vif.

Le plus connu des réformateurs écossais est *John Knox*. Converti de bonne heure, il ne put voir sans frémir les atrocités perpétrées contre les chrétiens. Plus d'une fois il accompagna Wishart et prêcha l'Évangile à ses côtés. Son éloquence, sa figure imposante, ses vues nettes et précises, mais surtout la conviction de sa parole, donnaient à sa prédication une puissance rare. L'Écosse était, à ce moment-là, déchirée entre deux factions, dont l'une regardait vers l'Angleterre, tandis que l'autre voulait s'appuyer sur la France. Une foule de réformés se retirèrent dans le château de Saint André à Édimbourg, mais les troupes françaises les assiégèrent, s'emparèrent de la place et, violant la parole jurée, emmenèrent la garnison en France. Knox se trouvait au nombre des déportés. Au cours de leur captivité on mit tout en œuvre: flatteries, menaces et violence, pour les contraindre à apostasier; pas un seul ne se laissa gagner. Après une année et demie de vains efforts on les relâcha.

Ne pouvant rentrer dans son pays à cause de son attitude très décidée contre le catholicisme, Knox se rendit en Angleterre. Il trouva un excellent accueil à la cour d'Édouard VI qui fit de lui son chapelain et lui offrit même le titre d'évêque, mais Knox refusa catégoriquement, car il ne pouvait admettre le culte anglican qui lui rappelait trop les cérémonies papales. La mort prématurée du jeune roi contraignit Knox à s'enfuir de nouveau. Il traversa la France, gagna la Suisse où il prit contact avec les principaux défenseurs de la Réforme et finit par arriver à Genève. Calvin le reçut à bras ouverts. Il y avait en effet entre eux une remarquable similitude de sentiments; ils étaient presque du même âge et leurs vues sur les principales doctrines bibliques coïncidaient exactement. Même leurs caractères se ressemblaient beaucoup: comme Calvin, Knox était d'une intransigeance invincible, quand il s'agissait des choses de Dieu, mais il se montrait plus rude, plus irritable que son ami, chez qui la froide logique tenait lieu des emportements fréquents de son collègue. Knox introduisit en Écosse la plupart des points de vue de Calvin.

Il ne put y rentrer qu'après huit ans d'absence et y trouva maint sujet de tristesse. Sans doute l'effectif des partisans de la Réforme avait grandi considérablement, mais Knox ne s'attachait pas au nombre. Bien peu des convertis osaient afficher ouvertement le changement opéré dans leurs cœurs par la grâce de Dieu, tellement les conséquences auraient été terribles pour eux. La plupart continuaient à suivre le culte romain, tout en le condamnant au fond du cœur. Les mâles prédications de Knox les convainquirent de leur erreur. Tous quittèrent définitivement l'Église romaine et, peu après, ils célébraient la Cène conformément au désir du Seigneur. La riposte ne se fit pas attendre. Knox fut cité à comparaître devant le clergé à Édimbourg; les hommes les plus éminents se déclaraient prêts à prendre sa défense. Aussi les prêtres, effrayés des conséquences, reculèrent devant la pensée de toute vio-

lence exercée contre un homme entouré de si puissants amis. Au lieu d'exiger de lui une rétractation, ils le laissèrent libre de prêcher pendant dix jours dans une maison particulière. Le Seigneur bénit de façon extraordinaire ce court ministère, en amenant un grand nombre des auditeurs à confesser son nom.

Au bout d'une année Knox jugea utile pour lui de retourner à Genève, peut-être pour amener les nouveaux convertis à ne pas dépendre de lui, mais uniquement du Seigneur. Dès qu'il fut parti, ses ennemis relevèrent la tête et le firent brûler en effigie. Cet acte stupide aboutit à fins contraires du but que s'étaient proposé ses auteurs. La Réforme fit des progrès toujours plus rapides et plus profonds. De son côté Knox stimulait le zèle des réformés par des écrits vibrants. On ne tarda pas à le rappeler; c'était le moment, car le mouvement était en train de prendre un caractère nettement politique à cause de l'attitude ambiguë de la noblesse. En outre le peuple, laissé à lui-même, commettait des excès très regrettables, qui ne pouvaient que déshonorer le nom du Seigneur et son témoignage.

Marie Stuart, devenue veuve de bonne heure à la suite de la mort prématurée de son mari François II, roi de France, fit preuve du bigotisme le plus complet. Un jour pourtant elle voulut voir Knox. Était-ce un guet-apens? Le réformateur l'ignorait, mais assuré de la protection de Dieu, il répondit à cette invitation. La reine l'accabla de reproches: il avait détourné d'elle ses sujets, publié un livre contre le droit des femmes à la couronne, fomenté la révolte, entraîné les Écossais à pratiquer un culte différent de celui de leurs pères, ce qui osait-elle dire, était contraire à la Bible et à l'obéissance qu'elle prescrit aux sujets vis-à-vis de leurs souverains. Knox n'eut pas de peine à lui démontrer, par la Bible, qu'il n'y avait rien de révolutionnaire à enseigner au peuple les vérités divines. Quand un gouvernement s'écarte de ces vérités, les sujets ont le devoir d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; telle est la

règle que l'Écriture leur impose. Quant au livre auquel Marie Stuart faisait allusion, il ne la concernait pas, mais bien sa cousine, Marie d'Angleterre. Après son éloquent plaidoyer Knox put se retirer sain et sauf.

Il passa les dernières années de sa vie à organiser l'Église presbytérienne d'Écosse. Suivant de près les principes de Calvin, il fit complètement fausse route en ce que, comme les autres réformateurs, il méconnut les enseignements du Seigneur et des apôtres, concernant l'Église de Dieu. La constitution qu'il fit adopter est œuvre purement humaine, et mérite par conséquent les reproches adressés à Sardes (Apoc. 3:1-5). Ceci ne doit pas faire oublier pourtant le travail intense, et richement béni, accompli par John Knox. Comme prédicateur de l'Évangile, c'est un des plus intrépides parmi les réformateurs; il s'acquitta avec un dévouement extraordinaire du service qui lui était confié, ne ménageant ni son temps ni sa peine, quand il s'agissait d'amener des âmes à Christ ou bien de rendre témoignage à la vérité. Il s'endormit paisiblement à Édimbourg en 1572, trois mois après avoir reçu la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy à Paris; elle l'affecta très profondément. Une des dernières fois qu'il monta en chaire, ce fut pour exprimer sa vive douleur de ce sinistre forfait et pour implorer le secours de Dieu en faveur des infortunés survivants, privés de tout appui humain et sans autre ressource que celle de la miséricorde divine.

## **Le réveil du XVIIIe siècle. John Wesley**

Au XVIIIe siècle en Angleterre, la profession chrétienne tomba très bas: elle avait le nom de vivre, mais était morte (Apoc. 3:1). Cela venait peut-être de l'excessive rigueur du régime puritain pour qui tout était loi, mais il ignorait la grâce. D'autre part, comme on l'a vu, l'église officielle se perdait dans le formalisme, dans les pratiques extérieures. L'état moral du pays avait énormément baissé; l'amour de l'argent servait de ressort essentiel à la politique et à la vie courante. L'écrivain français Montesquieu trace un triste tableau de ces dispositions fâcheuses: «L'argent est ici souverainement cultivé, l'honneur et la vertu, peu... Il n'y a point de religion en Angleterre; si quelqu'un en parle tout le monde se met à rire.» Avec cela on ne faisait rien pour relever le niveau des classes populaires, qui menaient une existence grossière et désordonnée; dans les régions minières on se croyait en plein pays sauvage. Les superstitions les plus vulgaires trouvaient créance; on croyait aux esprits, à la sorcellerie, à la bonne aventure. La jeunesse se rendait insupportable par ses allures turbulentes et licencieuses; on insultait les honnêtes gens, on querellait qui voulait rester paisible. On coudoyait brutalement les passants pour les faire tomber dans le ruisseau. Le soir en attaquait les promeneurs à coups d'épée. Certes il y avait en Angleterre des hommes pieux; ils souffraient cruellement de ces débordements de mal, mais très peu nombreux, faibles et sans influence, ils ne savaient que faire pour endiguer le courant, ni même pour lui résister. Les quelques efforts tentés dans ce sens se heurtaient à l'incrédulité, au scepticisme qui faisait des ravages terribles. Mais Dieu avait les yeux sur ces lamentables circonstances. En la personne de John Wesley, il suscita l'homme qu'il fallait pour secouer l'Angleterre de sa torpeur spirituelle.



Né en 1703, *John Wesley* était le fils d'un pasteur, digne homme s'il en fût, mais dont le caractère offrait des extrêmes curieux: tempérament élevé, mais excessif, courage et imprudence, largeur d'esprit et versatilité, ardeur et violence, attachement à l'Église et bigotisme. Pour lui la religion consistait en une soumission stricte aux règles prescrites, mais il ne possédait pas la foi en Christ, Sauveur des pécheurs. Il eut dix-neuf enfants, dont treize vécurent. Leur mère, personne très supérieure à son mari, d'une piété rudimentaire, quoique fervente, dépensait une énergie admirable pour les élever dans la crainte de Dieu. Douée d'une très forte volonté, elle avait imposé à sa maison une règle rigoureuse; tout devait se faire à heures fixes: repas, devoirs, sommeil; les cris étaient sévèrement interdits. Chaque enfant commença à apprendre à lire le jour où il avait cinq ans. La première leçon se passait à s'assimiler l'alphabet; dès la seconde on épelait le premier verset de la Genèse. Une fois entraîné, l'enfant recevait six leçons par jour. Les aînés s'occupaient des cadets. «J'admire ta patience», disait un jour M. Wesley à sa femme. «Tu as répété la même chose au moins vingt fois à cet enfant.» — «J'aurais perdu mon temps», répondit la digne mère, «si je l'avais répété dix-neuf fois seulement, puisque je n'ai réussi qu'à la vingtième.» Elle donnait elle-même l'instruction biblique à ses enfants, et dès qu'ils étaient en âge de comprendre, avait avec chacun d'eux de fréquents entretiens particuliers sur leurs intérêts spirituels.

Les paroissiens de M. Wesley ne se distinguaient guère que par leur vulgarité et leur indifférence complète à l'égard des choses de Dieu. Ne pouvant pas leur enseigner ce qu'il ignorait lui-même, leur pasteur se bornait, dans ses prédications, à stigmatiser leur vie de péché, sans leur montrer jamais le chemin du salut. Aussi nourrissait-on à son égard une haine féroce qui se traduisit par divers attentats, jusqu'au jour où des malandrins mirent le feu à la cure. On réussit à sauver tous les enfants, sauf John

qui fut oublié. Au dernier moment un homme parvint à le retirer du brasier et sans que les flammes l'eussent atteint. Bien des années plus tard, comme on avait fait son portrait, John Wesley inscrivit ces mots au bas du tableau: «Celui-ci n'est-il pas un tison sauvé du feu?» (Zac. 3:2).

Dès l'âge de dix-huit ans Wesley entreprit des études de théologie à Oxford. Il y mena une vie irréprochable qui contrastait avantageusement avec celle de la plupart de ses camarades. Son caractère aimable lui valut de solides amitiés; il montrait beaucoup de sérieux, mais sa piété n'était qu'extérieure. Il écrivit plus tard: «J'ignorais complètement la nature et le caractère de la justification par la foi. Je n'avais même que des idées confuses sur le pardon des péchés; je croyais qu'il fallait en ajourner la possession jusqu'à l'heure de la mort ou au jour du jugement. Quant à la foi qui sauve, j'en ignorais également la valeur, croyant qu'elle n'était autre chose qu'une ferme adhésion à toutes les vérités contenues dans l'Ancien et le Nouveau Testament.» Il manifesta des talents si extraordinaires qu'à vingt-trois ans il se vit attribuer une chaire de grec. À ce moment son frère Charles, de cinq ans plus jeune que lui, le rejoignit, ainsi que, plus tard, un de leurs amis, George Whitefield. Animés tous trois de dispositions très sérieuses, ils résolurent de se rencontrer chaque soir pour s'occuper ensemble de la Parole de Dieu. D'autres étudiants s'associèrent à eux, si bien qu'ils en vinrent à constituer une petite congrégation dirigée par John Wesley auquel tous reconnaissaient sans hésitation des qualités intellectuelles supérieures, une grande maîtrise d'esprit, un don spécial d'organisation, qu'il avait sans doute hérité de sa mère. Dans ces réunions, en effet, malgré leur cachet intime et familial, tout était minutieusement réglé, si bien que les participants ne tardèrent pas à se voir affublés du nom de *Méthodistes*. Leur activité ne se bornait pas à des entretiens: ils visitaient les malades, parlaient du Seigneur

dans les prisons, distribuaient des aumônes aux pauvres dans la mesure où leurs faibles revenus le leur permettaient.

Toute sa vie durant, Wesley se montra très économe de son temps. Ayant remarqué qu'il se réveillait régulièrement au milieu de la nuit, il fit un effort sur lui-même pour arriver à réduire son sommeil. Il raconta à ce propos: «Par la grâce de Dieu, je suis parvenu à me lever tous les jours à quatre heures du matin. Je puis ajouter que, tout compté, je n'ai jamais eu un quart d'heure d'insomnie par mois.» Telle fut la règle de sa vie jusqu'à son dernier jour, et il parvint à un âge très avancé. À un élève il disait: «Vous n'êtes pas assuré d'un jour de vie; vous ne seriez donc pas sage de perdre un moment. Le plus court chemin pour arriver au savoir est celui-ci: 1. déterminer le but que vous voulez atteindre; 2. ne lire aucun livre qui ne touche, d'une façon ou de l'autre, à ce but; 3. parmi les livres, faire choix des meilleurs; 4. n'entreprendre l'étude d'un ouvrage qu'après avoir fini le précédent; 5. les lire dans un tel ordre que la lecture d'aujourd'hui serve à éclairer et à confirmer celle de la veille.»

Malheureusement ces jeunes Méthodistes, malgré leurs intentions excellentes, manquaient d'une chose essentielle: la vie de Dieu dans leurs cœurs. Ils croyaient plaire au Seigneur par leurs bonnes œuvres, oubliant qu'un mauvais arbre ne saurait produire de bons fruits. John Wesley le constata dix ans plus tard, alors qu'il feuilletait les lettres qu'il avait conservées de ses amis: «Un seul de mes correspondants», dit-il, «déclara (et je me rappelle fort bien de l'avoir entendu, sans que je le compris) que l'amour de Dieu avait été versé dans son cœur «par l'Esprit Saint qui nous a été donné» (Rom. 5:5) et qu'il jouissait de la paix de Dieu, qui «surpasse toute intelligence» (Phil. 4:7). Mais qui voulut le croire? Dois-je cacher la triste réalité, ou bien la révéler pour que d'autres en fassent leur profit? Il fut expulsé de la société, comme s'il avait perdu la raison. Tous ses amis le désavouèrent; le monde le

méprisa et lui tourna le dos. Pendant quelques mois il vécut isolé et méconnu, puis celui que son cœur aimait le reprit auprès de lui.»

John Wesley avait trente-deux ans quand on lui proposa de partir avec son frère Charles pour la Géorgie, colonie nouvellement fondée en Amérique du Nord, en vue d'y occuper des chômeurs ou des gens ruinés. Leur chef estimait avec raison que ces expatriés ne pouvaient rester sans qu'on veillât à leurs besoins spirituels et qu'il faudrait aussi évangéliser les Indiens, qui habitaient la même contrée. Les deux Wesley se mirent donc en route. A bord du navire qui les emmenait se trouvaient vingt-six Moraves qui frappèrent John tout d'abord par leur extraordinaire sérénité en face du danger. Ses entretiens avec eux lui firent comprendre qu'ils avaient en eux une chose qui lui manquait. «En quelque lieu qu'ils fussent, ils marchaient d'une manière digne de leur vocation céleste et honoraient l'Évangile par toute leur conduite.» Mais ce n'est pas encore à ce moment qu'il découvrit leur merveilleux secret. À peine débarqué, il fit preuve d'une grande activité parmi les colons, les indigents, les malades, les esclaves même. Comme à Oxford, il créa de petits groupes de personnes, désireuses de s'occuper de la Parole de Dieu, mais ces conversations, quoique très simples, devaient se dérouler selon un rituel rigoureux. Wesley fit œuvre aussi d'évangéliste auprès des Indiens comme auprès des Anglais. Cependant, scrupuleux comme il l'était, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il ne pouvait et ne devait prêcher des choses qu'il ne s'était pas appropriées pour lui-même. Comment parler de l'œuvre de la grâce de Dieu dans les cœurs du moment qu'il n'était pas converti? Un entretien qu'il eut avec un prédicateur morave, établi en Géorgie depuis quelque temps, lui ouvrit les yeux sur son état. «Mon frère», lui demanda ce dernier, «je dois vous poser tout d'abord deux ou trois questions. Savez-vous si vous êtes vous-même un enfant de Dieu?» Comme Wesley, surpris de cette demande, ne répondait pas, le

Morave continua: «Connaissez-vous le Seigneur Jésus Christ? — Oui. Je sais qu'il est le Sauveur du monde.» — «C'est vrai. Mais savez-vous qu'il vous a sauvé vous-même?» — «J'espère qu'il est mort pour moi aussi.» — «Vous connaissez-vous bien vous-même?» — «Certainement.» Mais Wesley ajoute dans son journal: «Je crains que ce ne fussent là de vaines paroles.» Comme il se trouvait qu'il logeait chez les Moraves, il nota que «ces gens étaient toujours occupés, toujours de bonne humeur. Ils paraissaient s'être défaits de tout sentiment de colère, de querelle, d'amertume; ils se gardaient de médire les uns des autres. Ils marchaient d'une manière digne de l'appel dont ils avaient été appelés (Éph. 4:1) et rendaient un joyeux témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu (Actes 20:24).»

Charles Wesley réussit mal dans la paroisse qu'on lui avait confiée. Il accabla ses ouailles de règlements multiples, leur prescrivant comment se vêtir, comment prier, comment se comporter pendant les services religieux, se mêlant même de leurs affaires personnelles. Aussi fut-il bientôt rapatrié. John poursuivit ses efforts pendant deux ans, mais sans succès apparent. Aussi il reprit, lui aussi, le chemin de l'Angleterre. Au cours de la longue traversée, il eut le temps de faire de profondes réflexions sur lui-même et sur les causes de son échec; il les exprima en ces termes: «Je suis allé en Amérique pour convertir les Indiens, mais qui me convertira moi-même? Qui me délivrera de mon mauvais cœur incrédule? Je ne puis dire — «La mort m'est un gain» (Phil. 1:21). Qui me délivrera de la crainte de la mort? J'ai appris ce dont je ne me doutais pas, que moi qui travaillais à convertir les autres, je n'étais pas converti moi-même, que je «n'atteignais pas à la gloire de Dieu» (Rom. 3:23), qu'il y avait en moi «un méchant cœur d'incrédulité (Héb. 3:12) et que ma vie ne valait rien, puisqu'«un arbre mauvais ne peut pas produire de bons fruits» (Matt. 7:18). J'appris que, privé de Dieu, je suis un enfant de colère, héritier de l'enfer. J'appris que mes œuvres, mes souffrances, ma justice, loin de me réconcilier avec

Dieu, l'avaient offensé et ne sauraient expier le moindre de mes péchés, plus nombreux que les cheveux de ma tête; que je ne pouvais soutenir le regard de la justice divine, à moins que tous ces péchés ne fussent effacés. Il ne me restait donc plus aucune espérance, sinon celle d'être justifié gratuitement par la rédemption en Christ.»

À Londres il reprit contact avec de petites communautés moraves, notamment avec un pasteur Böhler qui lui fit comprendre ce que c'est que la foi, à savoir «la confiance que l'âme place en Dieu et qui l'assure que ses péchés sont pardonnés par les mérites du Seigneur Jésus Christ et qu'elle est réconciliée avec Dieu». Böhler le renvoyait toujours aux textes bibliques, entre autres à ceux-ci: «L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu» (Rom. 8:16). «En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés» (1 Jean 4:10). «Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au-dedans de lui-même; celui qui ne croit pas Dieu, l'a fait menteur, car il n'a pas cru au témoignage que Dieu a rendu au sujet de son Fils» (1 Jean 5:10). «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est de Dieu» (1 Jean 3:9).

C'est le 24 mai 1738 que Wesley trouva la délivrance. Le matin il avait lu ces mots de 2 Pierre 1:4: «Il nous a donné les très grandes et précieuses promesses, afin que par elles vous participiez de la nature divine, ayant échappé à la corruption qui est dans le monde par la convoitise.» Le même après-midi il assista à un service religieux, où la liturgie portait la lecture du Psaume 130: «O Jah! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui subsistera? Mais il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint.» Le soir, tandis qu'il s'occupait de l'épître aux Romains, la lumière se fit dans son âme: «Je mis

ma confiance en Christ», raconte-t-il, «en Christ seul pour mon salut; je reçus l'assurance qu'il avait ôté mes péchés et qu'il me sauverait de la loi du péché et de la mort.» Comme Luther, Wesley passa par une période d'épreuves et d'expériences, en apparence incohérentes, mais dont il comprit plus tard la bénédiction. Luther a l'esprit intuitif; comme un aigle, il regarde la vérité partout où elle se présente devant lui. Wesley, esprit logique, arrive à ses conclusions par l'argumentation.

C'est ici que commence l'histoire de Wesley en tant que serviteur du Seigneur. Dès l'abord il eut à apprendre ce qu'est l'opprobre du monde selon Matt. 5:11-12: «Vous êtes bienheureux quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira, en mentant, toute espèce de mal contre vous, à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux; car on a persécuté ainsi les prophètes qui ont été avant vous.» Il s'aperçut que le monde est demeuré ce qu'il était le jour où le Seigneur prononça ces paroles. Depuis son retour de Géorgie quatre mois auparavant, il avait prêché dans nombre d'églises. Immédiatement il se vit fermer dix d'entre elles, pour la simple raison qu'au lieu d'adresser à ses auditeurs un sermon sur un sujet quelconque d'ordre social ou moral, il leur avait parlé de la grâce de Dieu qui justifie ceux qui croient en l'efficacité du sacrifice de Christ sur la croix, mais il insistait aussi fortement sur l'inutilité des œuvres humaines pour obtenir le salut. Bientôt tous ceux qui avaient, jusque-là, cheminé à ses côtés lui tournèrent le dos. Seuls lui restèrent fidèles son frère Charles, ainsi que Whitefield, mais celui-ci se trouvait alors en Géorgie.

Comme Wesley avait reçu beaucoup de bien de son contact avec les Moraves, il crut opportun d'aller les voir chez eux. Il se rendit donc à Herrnhut, où il rencontra le comte Zinzendorf. Ce qui le frappa le plus ce fut la prédication de Christian David. De cet humble charpentier Wesley apprit une foule de choses qu'il ignorait et qu'il se hâta de consigner dans son journal. «La parole de réconcilia-

tion, prêchée par les apôtres, comme fondement de tout leur enseignement, est celle-ci: ce n'est point par nos œuvres, ni par nos mérites que nous sommes réconciliés avec Dieu, mais uniquement par le sang de Christ. On dira: Ne dois-je pas pleurer et m'humilier à cause des fautes que j'ai commises? N'est-ce pas chose juste et équitable? Ne dois-je pas agir de la sorte avant d'oser espérer que Dieu sera réconcilié avec moi? Je réponds: c'est chose juste et équitable. Vous devez avoir le cœur brisé et humilié. Mais ce n'est pas là votre œuvre; c'est celle de l'Esprit Saint. Ce n'est pas non plus la base de votre salut; il repose tout entier et uniquement sur le sang de Christ. Cette parole prouve que rien ne vient de nous: «Celui... qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice» (Rom. 4:5). Il n'y a absolument rien de commun entre Dieu et l'impie. L'impie ne saurait faire quoi que ce soit pour gagner la faveur de Dieu. Peut-il produire des œuvres propres à plaire à Dieu, quelque justice, quelque repentance? Non, rien que de l'impiété. Qu'il aille donc à Christ tel qu'il est; qu'il croie en l'œuvre accomplie par Christ. C'est par cette foi, don de Dieu, qu'il sera sauvé pour cette vie et pour l'éternité.»

Lorsque Wesley rentra en Angleterre, il s'empressa de retrouver son frère Charles; celui-ci lui apprit des nouvelles réjouissantes. Un peu partout on constatait un ardent désir d'entendre l'Évangile. Dans les localités écartées surtout il se trouvait beaucoup de petites congrégations dont les membres se réunissaient pour prier ensemble et lire la Bible. Ces chrétiens souhaitaient d'en apprendre davantage, et comme John et Charles Wesley se voyaient refuser l'entrée des églises, ils se mirent à prêcher partout où ils rencontraient des besoins spirituels. Ceci les engagea à entreprendre le même travail à Londres, car ils y connaissaient nombre de chrétiens isolés. Leurs noms devinrent bientôt connus; de toutes parts ils recevaient des invitations. A leur grande joie Whitefield revint d'Amérique et se joignit



à eux; c'est lui qui prit l'initiative des prédications en plein air, habitude aujourd'hui courante en Angleterre, mais qui, au XVIIIe siècle, apparaissait comme le plus grand des scandales.

Whitefield débuta à Kingswood près de Bristol. Il y avait là des mines de houille, où travaillaient de nombreux ouvriers, connus, très loin à la ronde, par leurs mœurs brutales et grossières. Personne ne s'était jamais préoccupé de leur vie spirituelle; aucun pasteur ne visitait jamais la localité. Whitefield s'y rendit donc et annonça l'Évangile du haut d'un tertre; un auditoire nombreux se forma pour l'entendre. Le lendemain il eut bien deux mille personnes devant lui; les jours suivants la foule s'accrût et atteignit jusqu'à vingt mille auditeurs. Whitefield réussissait à se faire entendre de chacun et il ne tarda pas à constater l'émotion profonde qu'éveillait le message apporté à ces pauvres déshérités; beaucoup pleuraient à chaudes larmes. Puis on vit arriver aussi des messieurs et des dames du grand monde. Le Seigneur commençait un vrai réveil en Angleterre. Débordé, Whitefield pria Wesley de venir lui aider. Celui-ci ne se fit pas prier, mais éprouva au premier moment un sentiment de malaise à l'idée d'annoncer l'Évangile ailleurs que dans une église. Il ne tarda pas à surmonter sa répugnance et mit à la prédication de la vérité autant de zèle que son ami. Il avait sur Whitefield un avantage très appréciable en présence des foules hétéroclites auxquelles il devait s'adresser. C'était un esprit d'à propos qui lui permettait de donner la réplique à n'importe qui et toujours avec humour, ce qui mettait invariablement les rieurs de son côté. L'anecdote suivante en fait foi.

Après avoir travaillé longuement à Kingswood, Wesley entreprit de visiter la contrée environnante et s'en vint à Bath, station balnéaire très à la mode alors. Toute la vie mondaine dépendait d'un M. Nash qui, assurait-on, s'arrangerait de façon à faire taire le prédicateur, par la violence, s'il le fallait. Les amis de Wesley le supplièrent de ne pas s'exposer à un coup de force, mais il ne voulut rien enten-

dre, comptant sur la protection du Seigneur. Il venait de commencer à parler quand Nash survint et lui demanda, comme les anciens du peuple le firent à Jésus, «par quelle autorité il faisait ces choses» (Matt. 23:11). Wesley répondit que c'était en vertu de celle du Seigneur Jésus Christ. «La loi vous l'interdit», répliqua Nash, faisant allusion à une défense formulée autrefois contre les réunions tenues en dehors de l'église officielle. «D'autre part», ajouta-t-il, «vos sermons ne font que terrifier vos auditeurs.» — «Monsieur», demanda Wesley, «m'avez-vous jamais entendu prêcher?» — «Non.» — «Alors comment savez-vous ce que vous avancez?» — «Par le bruit public.» — «Le bruit public ne suffit pas. Permettez-moi de vous demander si vous ne vous appelez pas Nash?» — «Oui.» — «Eh bien! Monsieur, tout en connaissant votre nom, je n'oserais pas formuler un jugement sur votre compte par ce que j'entends dire de vous.» Ce Nash avait une très mauvaise réputation. Il se contenta de répéter sa première injonction: «je veux savoir ce que ces gens viennent faire ici.» Là-dessus une vieille femme s'avança et dit «M. Wesley, ne vous inquiétez pas de cet homme. M. Nash, veillez à notre bien-être physique. Nous avons souci de nos âmes; c'est pour les nourrir que nous sommes réunis ici.» Nash s'éclipsa et l'on n'entendit plus parler de lui.

Wesley avait l'habitude de prêcher la loi en même temps que la grâce. Sa parole, calme mais pressante, stigmatisait le péché et montrait à quelles terribles conséquences il aboutit, dans ce monde déjà, et surtout au-delà de la tombe. Ces prédications courageuses contrastaient étrangement avec les sermons académiques des gens d'église, qui ne développaient que des sujets de morale courante et visaient avant tout à ne froisser personne. Wesley ne s'adressait pas à la sensibilité; son éloquence n'avait rien de sentimental; sans cesse il faisait appel à la conscience, mettant ses auditeurs en présence de leur propre responsabilité. Cité avec son frère Charles à comparaître devant l'évêque de Bristol,

sous l'inculpation de scandale public et d'infraction aux lois ecclésiastiques, Wesley répondit: «Mon occupation est de faire dans ce monde tout le bien que je puis. Appelé par Dieu à prêcher l'Évangile, malheur à moi si je n'y répons pas partout où l'on me trouve. Puisque j'ai été consacré au ministère par les hommes, je ne suis en opposition avec aucune loi humaine. Mais si ma conscience me faisait un devoir d'enfreindre l'une ou l'autre d'entre elles, j'aurais à me demander s'il ne vaut pas mieux obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.»

Un grand réveil se dessinait aussi dans le pays de Galles, à l'ouest de l'Angleterre, où un chrétien du nom de Harris avait défriché le sol. Comme à Kingswood, la population vivait dans un état voisin du paganisme; jamais encore on n'y avait parlé du Seigneur. Tous les samedis soirs se passaient à jouer et à danser; on recommençait le dimanche après-midi. Ayant entendu parler de Wesley, Harris le supplia de venir collaborer avec lui. Wesley hésita quelque peu; ici encore il devait se défaire d'un préjugé et admettre qu'un laïque peut et doit, tout autant qu'un pasteur, avoir la pleine liberté de parler du Seigneur. Il se fit du reste si bien à cette idée que peu après, il écrivait: «De quel esprit serait animé un homme qui préférerait, faute de connaissances théoriques, laisser périr ces pauvres pécheurs, plutôt que de les voir sauvés par les exhortations d'un Harris ou de n'importe quel autre prédicateur, laïque ou non, pourvu qu'il fût entièrement dirigé par l'Esprit de Dieu?»

C'est ici le lieu de relever un point important sur lequel Wesley et Whitefield différaient complètement d'avis, ce qui ne les empêcha pas de demeurer des amis fidèles l'un pour l'autre. Wesley était du reste ici complètement dans l'erreur, car les lectures qu'il avait faites dans sa jeunesse l'avaient fourvoyé, celle surtout de Thomas à Kempis. Selon lui un homme qui aurait été sauvé pourrait être privé de son salut, si par la suite, il se laissait entraîner à commettre une faute grave, soit par sa propre

négligence, soit s'il n'avait pas eu soin de rechercher constamment les directions du Seigneur. D'autre part, Wesley estimait qu'un croyant peut arriver à vaincre le péché au point de l'extirper complètement de son cœur et parvenir ainsi à la perfection. Whitefield répondait à son ami par la promesse faite de la bouche du Seigneur Jésus lui-même en parlant des brebis de son troupeau: «Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais; et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père» (Jean 10:28-29). Sans doute, si notre assurance dépendait tant soit peu de nous, non seulement nous risquerions de perdre notre salut, mais nous le perdriions très certainement. Ici encore nous avons la certitude que «celui qui a commencé en vous une bonne œuvre, l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ» (Phil. 1:6). Quant à la perfection, Whitefield rappelait que le chrétien a le péché en lui, bien qu'il possède, par la foi en Christ, le moyen de le vaincre, mais il doit être très vigilant. C'est pour cela que l'apôtre Jean écrit: «Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous... Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous le faisons (Dieu) menteur et sa parole n'est pas en nous» (1 Jean 1:8, 10). Mais Whitefield, de son côté, commettait une faute grave en enseignant, comme Calvin, la doctrine de la prédestination.

Tandis que Wesley renonçait à tout voyage à l'étranger pour se consacrer à l'œuvre que le Seigneur avait placée devant lui en Angleterre, Whitefield se sentait toujours plus fortement attiré du côté de l'Amérique; chose extraordinaire pour son temps, il traversa treize fois l'Atlantique, la dernière pour ne pas revenir dans son pays. Bien que moins robuste que Wesley, il accomplit, comme évangéliste, un travail immense, également en Angleterre, en Écosse, dans le pays de Galles et en Irlande. Doué d'une voix extraordinairement forte et parlant presque toujours en plein air, les foules qui l'entouraient

ne pouvant trouver place dans une salle fermée, il savait exposer la grâce de Dieu avec une remarquable simplicité, mais aussi avec une force de conviction telle que le Seigneur bénit richement son service. Cette activité incessante l'usa prématurément. À l'âge de cinquante-six ans, au cours de sa dernière tournée en Géorgie, il dut avouer qu'il se sentait complètement épuisé. La veille de sa mort, après avoir prêché pendant deux heures consécutives avec une puissance inégalable, il rentra chez lui à bout de forces. Comme il gagnait sa chambre, il trouva le vestibule plein de gens, venus pour entendre encore davantage, mais il dut se déclarer incapable de leur répondre et pria un de ses amis de le remplacer. Il monta quelques marches d'escalier, puis se ravisa, se disant que ce serait peut-être la dernière occasion qu'il aurait de parler du Seigneur. Adossé à la rampe, il reprit le sujet qu'il avait développé et ne s'arrêta qu'au moment où la bougie qu'il tenait à la main fut entièrement consumée. À deux heures du matin il prit mal; au moment où le soleil se levait, le Seigneur le retira auprès de lui. Ses dernières paroles furent: «Seigneur Jésus, je me suis épuisé à travailler pour toi, mais je ne suis nullement las de le faire.»

Il est tout à fait impossible de raconter ici en détail la carrière de John Wesley, qui se poursuivit pendant un demi-siècle après sa conversion. Il parcourut le Royaume Uni dans tous les sens, au prix de mille difficultés et de dangers sans cesse renaissants, menant une vraie croisade pour le salut des âmes. Plus il se dépensait et plus Satan redoublait de furie pour compromettre son travail. Bien des fois il courut le risque d'être tué. Dans une localité on tira du pistolet contre lui. Ailleurs on l'assaillit à coups de pierres et de bâtons. Souvent il eut ses vêtements mis en lambeaux. À Londres on lança dans la foule qui l'écoutait un troupeau de bœufs avec l'intention bien arrêtée de les exciter contre lui. Un soir qu'il prêchait dans une salle, on y fit éclater des fusées et des pétards. Plus d'une fois on cher-

cha à couvrir sa voix en battant du tambour. Une autre fois encore, on le souilla, de la tête aux pieds, avec toutes les ordures qu'on put ramasser: boue, fumier, œufs pourris, cadavres d'animaux. Mais le Seigneur le soutenait merveilleusement. Maintenu par sa puissance divine, il ne perdit jamais courage, ses forces physiques demeuraient intactes; il jouissait d'une santé excellente, grâce à laquelle il résistait à toutes les privations, à tous les mauvais traitements. Ces quelques détails, qu'on pourrait multiplier, suffiront à montrer dans quel triste état moral l'Angleterre se trouvait alors plongée. On peut se demander jusqu'où elle serait tombée, si le Seigneur n'avait eu pitié de ce peuple si dégénéré en lui envoyant son serviteur, admirablement qualifié pour cette tâche laborieuse et ingrate entre toutes.

Quant aux difficultés purement matérielles, elles auraient pu arrêter tout autre que John Wesley. Faute de routes convenables, les déplacements ne se faisaient que moyennant une dépense d'énergie peu commune. Voici comment Wesley lui-même décrit un trajet qu'il dut faire en plein hiver: «La pluie et la grêle transperçaient nos épais manteaux. Le vent se déchaînait avec rage. Mais l'humidité gelait sur nos vêtements; même nos cils se recouvraient d'une couche de givre. Quand nous atteignîmes une auberge, nous ne savions comment descendre de nos chevaux. Le lendemain il fallut de nouveau cheminer toute la journée; le vent était tombé, mais, la veille, il avait amoncelé de telles quantités de neige que nous ne réussissions qu'à grand-peine à les franchir. Nous dûmes mener nos chevaux à la bride presque tout du long; les pauvres bêtes avaient assez à faire à se porter elles-mêmes. Plus loin nous arrivâmes dans une région marécageuse, sans ponts pour traverser les ruisseaux qui couraient dans tous les sens. La glace n'était en général pas assez solide pour supporter notre poids, aussi plusieurs fois nous plongeâmes dans l'eau et n'en sortîmes qu'après mille efforts. Mais nous fûmes largement payés de nos peines quand nous vîmes l'empressement que mettaient les paysans à venir

entendre le message que nous leur apportions de la part du Seigneur.» La localité que visita Wesley cette fois-là était Epworth, le village où il était né; jadis on l'y avait très mal reçu, le pasteur tout au moins, si bien qu'il avait dû annoncer l'Évangile au cimetière, debout sur la pierre tombale de son père. Mais, depuis lors, les sentiments avaient changé du tout au tout et maintenant on lui faisait un accueil chaleureux.

Wesley veillait à ne jamais perdre une minute. Même à cheval, il lisait, tant que les cahots de sa monture ne l'en empêchaient pas. Il s'intéressait aux disciplines les plus diverses: histoire, littérature, sciences, et prenait des notes copieuses sur tout ce qui lui passait sous les yeux.

Quelques chiffres ont ici leur éloquence. John Wesley paraît avoir parcouru en moyenne huit mille kilomètres par an. En 1743 par exemple, il passa quatorze semaines à Londres, dix à Bristol, treize à Newcastle, trois en Cornouailles, douze à voyager d'un endroit à l'autre. Ce n'est pas qu'il dédaignât le confort; on lit dans son journal, mine inépuisable de renseignements de toute espèce et tenu avec la même rigueur qu'il apportait dans tous les actes de sa vie: «Je viens de passer une soirée très agréable et utile; j'étais chez des amis qui sont des «excellents de la terre». J'allais même dire: «Il est bon que nous soyons ici» (Luc 9:33)». Mais non. La voix de Dieu me dit: «Toi, va, et proclame l'Évangile». Il en était si convaincu qu'il écrivait à son frère, alors qu'ils étaient tous deux fort âgés: «Voici à quoi nous sommes appelés, toi et moi: à avertir les hommes du danger qu'ils courent en demeurant dans l'incrédulité et à veiller sur leurs âmes, comme ayant à en rendre compte. Dieu te dit, autant qu'à moi: Fais tout ce qui est en ton pouvoir, afin d'amener des âmes à la connaissance du salut; c'est pour elles que mon Fils bien-aimé est mort.» Et encore: «Notre affaire n'est pas de prêcher tant et tant de fois,

mais d'amener au salut autant d'âmes que nous pouvons, et ensuite de leur aider à progresser dans la sainteté, «sans laquelle nul ne verra le Seigneur» (Héb. 12:14).

En 1774 il écrivait: «Ma vue est meilleure et mes nerfs plus solides qu'il y a trente ans. Je ne suis atteint d'aucune des infirmités de la vieillesse et j'ai perdu plusieurs de celles de ma jeunesse. Tout ceci est un don de Dieu; c'est un effet de son bon plaisir envers moi. Il m'a entre autres accordé de pouvoir toujours me lever à quatre heures du matin, cela depuis cinquante ans, et de pouvoir prêcher à cinq heures du matin, pratique que je considère comme des plus salutaires pour le corps et pour l'âme.» On peut ajouter que Wesley menait une vie extrêmement sobre. Ce qui frappait chez lui, c'était son extraordinaire sérénité, provenant de son absolue confiance, presque enfantine, dans la sagesse et les soins de Dieu: «Dix mille soucis», disait-il, «m'inquiètent aussi peu que dix mille cheveux sur ma tête. Je les connais, j'y pense, j'en fais un sujet de prières, mais je ne m'en tracasse pas.»

Alors qu'il était presque cinquantenaire, malgré d'autres perspectives qui semblaient promettre mieux, Wesley épousa une veuve riche, mère de quatre enfants. Ce fut une grave erreur de sa part. Il fit entendre à sa femme qu'il n'aurait rien à démêler avec sa fortune, mais qu'il entendait garder toute sa liberté pour voyager au service du Seigneur. Mrs. Wesley refusa de l'admettre; rongée par la jalousie, elle le suivait à son insu afin de l'épier et ouvrait les lettres qui lui étaient adressées personnellement. Au bout de vingt ans elle quittait définitivement le domicile conjugal.

Wesley avait atteint l'âge de quatre-vingt-huit ans. En février 1791 il prit froid. Malgré une forte fièvre il prêcha — ce fut la dernière fois — sur ces mots d'Ésa. 55:6: «Cherchez l'Éternel tandis qu'on le trouve; invoquez-le pendant qu'il est proche.» Rarement on lui avait entendu une pareille puissance.



Il regagna son logis pour n'en plus sortir. Au cours de la semaine son état empira jusqu'à ne plus laisser d'espoir. Trop faible pour parler, sauf quelques mots ici et là, on l'entendit plusieurs fois rendre grâce à la bonté constante de Dieu envers lui: «J'étais un grand pécheur, mais Jésus est mort pour moi.» Ses dernières paroles furent: «Ce qu'il y a de mieux, c'est que le Seigneur reste avec nous. Il permet à son serviteur de s'en aller en paix.»

Le nom de John Wesley restera toujours attaché au grand réveil qui se produisit en Angleterre. Lorsque le Seigneur commença à travailler par son moyen, le pays était plongé dans les ténèbres spirituelles les plus profondes; la papauté avait perdu son autorité, mais ceux qui l'avaient secouée ne se souciaient pas d'être chrétiens. À la fin du XVIIIe siècle il n'est pas exagéré de dire que l'Évangile avait été annoncé dans tous les coins et recoins du royaume, soit par Wesley et Whitefield, soit par ceux qui suivirent leurs traces. Certes les fautes sont grandes chez ces serviteurs de Dieu. Néanmoins ils prêchèrent la bonne nouvelle du salut par Christ dans toute sa pureté et dans toute sa simplicité; ils plantèrent, ils arrosèrent; le Seigneur donna l'accroissement (1 Cor. 3:6).

## **DANS LES AUTRES PAYS D'EUROPE**

Le temps et la place manquent pour raconter le mouvement de la Réforme en Hongrie, en Transylvanie, en Pologne. On se bornera donc aux pays plus rapprochés de nous, ainsi qu'à ceux où la Réforme prit pied définitivement.

### **Les pays du Midi**

Italie. Circonstance extraordinaire en apparence, mais qui s'explique à la réflexion, l'Italie, le pays où résidait le pape, fut un des premiers à accueillir les principes de la Réforme. C'était en effet un de ceux qui souffraient le plus des innombrables abus de l'Église romaine; c'est là aussi qu'on voyait de plus près les vices qui dégradèrent le Saint-Siège: corruption de l'administration, vie de débauche, ambition, règne de la fausseté, du mensonge et de la tromperie. Et comme il avait sans cesse besoin de ressources financières, c'est de l'Italie tout d'abord que le pape exigeait ces prestations qui devaient, peu à peu, soulever l'Europe contre Rome. Le gros du peuple supportait sans mot dire ces incessantes exactions, mais il se trouvait des hommes réfléchis qui, depuis longtemps, songeaient au moyen de mettre un terme à cette situation intenable.

Deux ans à peine après la protestation de Luther contre les indulgences, ses écrits pénétraient en Italie; ils y trouvèrent un accueil chaleureux, tellement ils répondaient à des aspirations souvent inconscientes. Malgré la crainte, légitime, que l'on pouvait éprouver d'une intervention du clergé, on en fit venir d'autres, soit du réformateur allemand lui-même, soit de Mélanchton et de Zwingli. On les traduisait. À peine sortis de presse, ils se vendaient rapidement. Pour échapper à toute perquisition de la police, ils paraissaient sous des pseudonymes: Terra Nigra pour Mélanchton, Cogelius pour Zwin-

gli, et ainsi de suite. Le commerce de Venise la mettait en rapports suivis avec l'Allemagne; elle ne tarda pas à posséder un dépôt des ouvrages des réformateurs, sur la propagation desquels le Sénat fermait les yeux. On rapporte que, lorsque le pape publiait une bulle, interdisant la lecture de ces livres, le Sénat avait soin de la faire lire dans les églises après que l'assistance était écoutée. La citation suivante, tirée d'une lettre écrite par un moine, montre à quel point on avait soif de l'Évangile: «Vous qui connaissez le Seigneur, pensez au Lazare de l'Évangile et à l'humble Cananéenne qui désirait se rassembler des miettes tombées de la table du Seigneur. Mourant de soif, je cherche la fontaine de l'eau de la vie. Assis au bord du chemin, comme un aveugle, je crie à Celui qui donne la vue. Nous qui gisons dans les ténèbres, nous vous supplions, avec larmes et soupirs, vous qui connaissez les titres de ces livres, de nous les envoyer, ceux surtout de l'illustre Luther, du pénétrant Mélanchton, du savant Œcolampade. Faites tout votre possible pour que la ville de Lombardie, que nous habitons, aujourd'hui l'esclave de Babylone et étrangère à l'Évangile de la grâce, obtienne enfin la liberté!»

Pendant vingt ans l'Évangile se répandit en Italie sans rencontrer d'obstacles. C'est la période des guerres entre Charles-Quint et François Ier, entre l'empereur et le Saint-Siège. Celui-ci trop absorbé par la politique, négligeait les questions intéressant la vie spirituelle de ses sujets. Dieu bénit même cette époque troublée pour le salut de beaucoup d'âmes qui entrèrent en contact avec des soldats protestants, nombreux dans les armées belligérantes, et apprirent d'eux à connaître le Seigneur.

À partir de 1542 pourtant, le pape s'émut des progrès réalisés par la Réforme, car elle avait gagné entre autres plusieurs prédicateurs brillants, bien connus dans les hautes sphères de l'Église et qui employaient maintenant leurs talents au service de l'Évangile. Le mouvement était si profond qu'on n'osait déjà plus l'attaquer de front. On créa donc un corps d'espions qui devaient suivre les cultes,

s'aboucher avec ceux qui les fréquentaient, gagner leur confiance en feignant d'entrer dans leurs vues. Le même travail se faisait au sein des familles, afin d'acquérir des preuves à charge contre quiconque embrassait les idées nouvelles. La première victime de ces odieux procédés fut *Paleario*, un professeur savant et pieux. Il dut monter sur le bûcher malgré son grand âge.

Mais, l'éveil ainsi donné, tous ceux qui le purent s'empressèrent de quitter l'Italie, parmi eux *Bernardino Occhino*, général de l'ordre des capucins. Il s'était mis à étudier les Saintes Écritures et ne tarda pas à proclamer quelques-unes des vérités qu'il y avait rencontrées. Doué d'un rare talent de prédication, il attirait les foules en annonçant la voie du salut, sans toutefois contester les erreurs dominantes. Quoique à la tête d'un ordre puissant, il voyageait toujours à pied, croyant se faire un mérite de sa simplicité. Il n'avait pas encore rejeté toute justice propre pour ne recourir qu'à celle du Sauveur. À Naples il entendit prêcher un gentilhomme espagnol, du nom de Valdez, qui exposait, dans toute sa pureté, la doctrine du salut par Christ. Occhino en fut si frappé qu'il accepta pour lui-même le message qu'il avait entendu; il monta en chaire et prêcha, avec une force toute nouvelle, cet Évangile qui faisait maintenant sa joie.

On le conçoit: l'Inquisition ne le perdait pas de vue. Les Vénitiens l'invitèrent à venir chez eux; mais le nonce, qui habitait cette ville, avait l'œil sur lui. La foule se précipitait pour l'entendre. Bientôt Occhino apprit qu'on l'épiait; cela ne l'empêcha pas de s'écrier, du haut de la chaire, en présence des sénateurs et du nonce lui-même: «O noble Venise, reine de l'Adriatique! Si les prisons, les cachots et les fers attendent les hommes qui t'annoncent la vérité, dans quelles cités, dans quelles campagnes pourra-t-elle encore retentir? Si nous pouvions la faire entendre partout, sans réserve! Que d'aveugles, qui s'en vont aujourd'hui, errant dans les ténèbres, verraient enfin la lumière» A ces mots le représen-

tant du pape interrompit l'orateur et lui interdit la chaire. Il en résulta une émeute et, au bout de trois jours, Occhino reprit ses émouvantes prédications. Cependant, cité à comparaître à Rome, ce qui signifiait pour lui la mort certaine, il quitta l'Italie et se rendit à Genève, puis à Zurich, enfin à Bâle. La fin de sa carrière ne répondit pas à son début, car il se laissa entraîner à adopter des idées gravement erronées, allant jusqu'à nier la divinité du Seigneur.

*Pierre-Martyr Vermigli* (le nom de Martyr est ici un simple prénom), de l'ordre des Augustins, éclairé, lui aussi, par la lecture des Écritures sur les aberrations romaines et sur l'unique voie de salut, eut la joie de voir se former à Lucques (entre Pise et Florence) une congrégation évangélique, qui s'accrût rapidement grâce à son ministère. Il ne tarda pas à abandonner l'ordre auquel il appartenait. Obligé, comme tant d'autres de quitter le sol italien, il gagna la Suisse, puis accepta une chaire de professeur à Strasbourg. Plus tard il reçut un appel de l'université d'Oxford. Pendant ce temps la haine du clergé frappa la petite assemblée de Lucques; plusieurs de ces frères, effrayés des menaces qu'on leur adressait, rentrèrent sous le joug de Rome, Vermigli en conçut une douleur profonde. Il quitta l'Angleterre lors de l'avènement de Marie Tudor et termina paisiblement ses jours à Zurich où sa piété vivante, sa modestie, son profond savoir lui avaient fait trouver de nombreux amis.

Le nom de *Curione* intéresse la Suisse romande. Ce brillant humaniste, pour se soustraire aux agents de l'Inquisition, vint mettre ses talents et sa grande expérience de l'enseignement à la disposition des seigneurs de Berne. Ceux-ci lui firent un accueil empressé et l'adressèrent immédiatement aux pasteurs et professeurs de Lausanne, où Viret venait de reprendre ses fonctions. On fonda à l'Académie une chaire tout exprès pour lui. Il donnait trois leçons par jour: deux chez lui à six heures du matin et à midi, et la troisième à deux heures l'après-midi dans un auditoire public. Ces leçons étaient extrê-

mement goûtées. Plus tard il se fixa à Bâle, où il jeta un grand lustre sur l'université. Sa réputation, sa science, mais surtout sa piété attirèrent à Bâle un grand nombre d'étudiants.

Dans sa bonté Dieu créa, en Italie même, un asile pour ceux qui souffraient à cause du nom de Christ. Hercule II, de Ferrare, accueillait avec bienveillance et sans trop de préventions des hommes entachés de «luthéranisme». Il y était fortement encouragé par sa femme, la pieuse Renée, dont le nom a été mentionné dans le chapitre consacré à Calvin. Le spectacle des affreux supplices infligés à Paris à d'humbles et fidèles chrétiens l'avait révoltée. Plus instruite que la plupart de ses contemporaines, elle s'enquit des principes religieux des martyrs français et se promit, en changeant de patrie, de protéger ceux qu'un fanatisme atroce poursuivait. Elle donna pour compagne d'étude à sa fille Anne une jeune et spirituelle amie, Olympe Morata, qui avait été élevée selon les préceptes de l'Évangile; elle assistait régulièrement à des assemblées religieuses qui avaient lieu à Ferrare et se, nourrissait avidement des enseignements de la Parole de Dieu. Plus tard, Olympe épousa un chrétien allemand, Grunthler, qui avait étudié la médecine à Ferrare. Disgraciés à la cour d'Este, après le départ d'Anne qui donnait sa main au trop célèbre de Guise, Olympe et son mari allèrent se fixer à Augsbourg. Au milieu de douloureuses épreuves, la jeune femme conserva cette paix parfaite, que seul le Seigneur peut donner (Jean 14:27). Du fond de son exil, elle correspondait activement avec plusieurs fidèles, restés dans la fournaise, encourageant les faibles, fortifiant les indécis. «Demande des forces au Seigneur», écrivait-elle à une amie, «afin que la crainte de ceux qui ne peuvent tuer que le corps ne t'entraîne pas à offenser ton miséricordieux Rédempteur; afin aussi qu'il te rende capable de confesser son nom selon sa volonté, en présence de cette génération perverse, et te donne de te rappeler toujours ces paroles de David: «J'ai haï la congrégation de ceux qui font le mal, et je ne m'assiérai pas avec les

méchants» (Ps. 26:5). Je suis trop faible, diras-tu, pour me séparer d'eux. Crois-tu donc que tant de témoins du Seigneur, tant de martyrs soient restés fermes grâce à leur propre vertu, à leurs propres forces? N'était-ce pas Dieu qui leur donnait la puissance de résister? Le reniement de Pierre ne nous est pas cité comme un exemple à imiter, mais il sert à nous faire comprendre l'infinie miséricorde du Seigneur et à nous montrer notre propre faiblesse, quand nous sommes laissés à nous-mêmes. Le Seigneur nous fait l'honneur et la grâce de nous parler, de nous instruire; mépriserons-nous un trésor de si grand prix?» Olympe Morata, une des femmes les plus remarquables de son siècle, rendit durant sa courte vie le plus beau témoignage au nom du Seigneur, et fut retirée de ce monde à l'âge de vingt-neuf ans.

Plus tard Renée de France eut à subir, à son tour, la persécution. Elle ne craignait pas de manifester sa foi et d'exprimer hautement sa désapprobation au spectacle des violences commises contre les humbles brebis du Seigneur. Là-dessus on lui enleva ses enfants; on arrêta ses plus fidèles serviteurs et on les châtia comme hérétiques. Retenue prisonnière dans son propre palais, abreuvée de reproches par son mari, elle supporta tout avec fermeté jusqu'au jour où, affaiblie par la souffrance et les privations, dévorée du désir de revoir ses enfants, elle fit quelques concessions à ses bourreaux. Le duc mourut peu après et Renée rentra en France. Dans son domaine de Montargis, elle fut la constante protectrice des réformés. Un jour son gendre, le duc de Guise, osa s'approcher du château avec une troupe d'hommes armés et fit sommer sa belle-mère de livrer tous les rebelles qu'elle avait auprès d'elle, faute de quoi il mitrillerait la place. «Dites à votre maître», répondit la duchesse à l'émissaire de Guise, «que je monterai moi-même sur les créneaux, pour voir s'il osera tuer la fille d'un roi». Guise se retira, et depuis ce jour, Renée put continuer sans entraves son œuvre de charité envers les enfants de Dieu.

D'autres exilés italiens se réfugièrent sur territoire suisse, dans le canton actuel du Tessin, alors bailliage commun de tous les cantons qui y envoyaient à tour de rôle un bailli. Une congrégation évangélique se constitua à Locarno dès 1536. Elle se composait en majeure partie de familles indigènes considérées, mais accueillait aussi les Italiens obligés de quitter leur patrie à cause de la rigueur avec laquelle Rome poursuivait leur croyance. Elle trouvait un discret appui dans les baillis toutes les fois que l'administration du bailliage revenait aux cantons réformés. Mais les baillis catholiques témoignaient aux enfants de Dieu une malveillance si vive qu'au bout d'une vingtaine d'années ils résolurent de se fixer ailleurs. Le 3 mars 1555, cent seize d'entre eux se mirent en route avec leurs femmes et leurs enfants; il y avait dans leur nombre des hommes d'une haute culture, médecins ou juristes; la plupart étaient des ouvriers ou des commerçants, qui menaient le genre de vie le plus modeste. Mais tous se montrèrent inflexiblement résolus à subir les pires maux plutôt que de se laisser violenter dans leurs consciences. Ils durent s'arrêter quelque temps au fond d'une vallée avant d'entreprendre le passage du col du Bernardin, encombré de neige. La traversée n'en fut pas moins difficile, dangereuse même, mais le Seigneur veillait sur eux et ils finirent par atteindre Zurich deux mois après leur départ. En dépit de la disette qui y régnait et de la présence de nombreux réfugiés anglais, ils y reçurent un accueil cordial et un appui efficace. Dieu mit sa bénédiction sur cet acte de générosité en favorisant, grâce aux réfugiés locarnais, la prospérité matérielle de la ville; par leur intermédiaire, l'industrie du tissage de la soie y prit un développement considérable et très lucratif. C'est d'eux que descendent plusieurs familles importantes de la Suisse, dont les membres ont joué un rôle éminent, matériel ou intellectuel, dans notre pays: à Zurich, les d'Orelli, les Pestalozzi; à Bâle, les Socin; à Berne, les de Muralt; à Genève, les Turetini, et d'autres encore.



En Calabre s'était établi, vers 1450, une colonie de Vaudois du Piémont; ils reçurent le droit de rendre à Dieu le culte qu'il attend des siens. Travailleurs actifs et intelligents, ils avaient transformé en terres fertiles une vaste étendue du pays. L'Inquisition les assaillit et fit exécuter une centaine d'entre eux en un seul jour. «Ils furent parqués dans une maison, comme un troupeau de moutons. Le bourreau entra, en saisit un, lui mit un bandeau sur les yeux, puis l'entraîna dehors et lui trancha la tête. Il procéda de la même manière avec tous les autres successivement. J'ai peine à retenir mes larmes en écrivant ceci», ajoute le catholique qui a laissé le récit de cette scène d'épouvante.

*Espagne.* L'Espagne, dont le souverain portait le titre de Roi Très Chrétien, fut toujours la forteresse du catholicisme. En 1234 déjà un concile, tenu à Saragosse en Aragon, avait «interdit à toute personne laïque de dissenter, soit en particulier, soit en public, sur la religion catholique». Les contrevenants devaient être excommuniés par l'évêque du diocèse. D'après cette assemblée ténébreuse, nul n'osait posséder les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament en langue vulgaire, sous peine de mort. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle ces arrêts furent remis en vigueur.

L'Espagnol se targuait de la pureté de sa race; toute contamination quelconque de sang infligeait une tare ineffaçable à qui la portait. Le paysan le plus misérable se serait considéré comme dégradé si on lui avait démontré qu'il avait le moindre atavisme juif ou mauresque. Des populations fort différentes les unes des autres habitaient la péninsule ibérique; après avoir visé, pendant des siècles, à les extirper, la politique du gouvernement y réussit dès 1479. Le même sentiment animait les Espagnols sur le terrain religieux, où le soupçon même d'hérésie était passible des peines les plus terribles. Dans ce domaine l'Inquisition exerçait une surveillance impitoyable. Néanmoins les livres de Luther pénétrèrent en Espagne en 1519 déjà; son important *Commentaire sur les Galates* y fut traduit l'année

suivante. Puis on ne tarda pas à recevoir son livre sur la *Liberté chrétienne*, ainsi que sa réponse à Érasme concernant le libre arbitre.

Pressé par le clergé, en 1521, Charles-Quint fit défense de publier, sans l'autorisation des évêques, aucun livre qui fit mention de l'Écriture Sainte. «Il nous semble», disait l'empereur, «que Martin Luther n'est pas une créature humaine, mais un diable sous la figure d'un homme, et revêtu d'un habit de moine, afin qu'il puisse plus aisément causer la mort éternelle et la destruction du genre humain.» Néanmoins la Bible et les livres réformés se jouaient de toutes les barrières. Une active contrebande les portait par terre ou par mer, jusqu'à l'intérieur du pays. Un Espagnol avait introduit des ballots entiers de ces livres prohibés, renfermés dans des tonneaux à double fond, qui contenaient un peu de vin. Il faut ajouter que l'importateur, découvert, fut mis à la torture et brûlé vif. Mais le crédit des prêtres déclinait de jour en jour à mesure que le peuple apprenait ainsi une doctrine très différente de la leur. Pendant dix ans la Réforme fit des progrès sensibles dans le pays, malgré la surveillance étroite des autorités. À la diète d'Augsbourg, Charles-Quint et sa suite nombreuse entendirent de la bouche même des principaux réformateurs des exposés très nets de la vérité, mais peu se laissèrent convaincre.

Parmi ces premiers chrétiens espagnols, une figure intéressante est celle d'*Egidius*, prédicateur de la cathédrale de Séville. Pendant longtemps, malgré toute sa science et son éloquence, qui était grande, il ne voyait aucun fruit de ses travaux. Ignorant la vivifiante doctrine du salut par la foi, il ne pouvait prêcher que les croyances en vogue. Mais sa conscience lui reprochait d'occuper une chaire d'où sa parole tombait morte sur des âmes mortes. Inquiet, plein d'angoisse, il allait abandonner son poste, lorsque le Seigneur plaça sur son chemin un humble et intelligent disciple de Christ. «Savez-

vous», dit cet homme au prédicateur, «ce qui frappe de stérilité votre ministère?» — «Non.» — «Vous ne prêchez pas la foi pure et simple en Jésus Christ, seul Sauveur. Demandez, priez, et vous recevrez.» Egidius suivit ce conseil; sa requête, qui partait d'un cœur sincère et droit, reçut l'exaucement. Dès lors ses discours changèrent complètement de caractère et il vit accourir nombre de malheureux, accablés sous le poids de leurs péchés, et qui, comme le geôlier de Philippes, demandaient: «Que faut-il que je fasse pour être sauvé?» Egidius ne tarda pas à être jeté en prison. L'empereur, qui l'appréciait hautement, fit tout son possible pour le sauver, mais l'Inquisition resta inflexible. Durant sa captivité Egidius s'affermir de plus en plus dans les doctrines évangéliques. Au bout d'un an, il réussit à s'évader et termina ses jours dans la paix.

En 1558 Charles-Quint, las du pouvoir, abdiqua pour se retirer dans le couvent de Saint-Just et eut pour successeur son fils Philippe II, un des tyrans les plus farouches que l'histoire connaisse. De caractère sombre et haineux, il ne poursuivait qu'un but: réaliser l'unité de la péninsule, dans le domaine politique par l'annexion du Portugal, dans le domaine religieux par l'anéantissement de la Réforme.

Dès son avènement, son attention fut attirée par le fait que de nombreux Espagnols quittaient leur pays pour s'établir à l'étranger. Des enquêtes démontrèrent que ces départs n'avaient d'autre motif que le désir de fuir une contrée où l'on ne pouvait pas adorer Dieu selon sa conscience. Là-dessus le gouvernement mobilisa d'importantes forces de police en vue de fermer la frontière et d'arrêter tous ceux qui, dans le royaume même, osaient faire opposition à l'Église officielle. Beaucoup de ces réfugiés s'étaient fixés à Genève, en Allemagne; on y dépêcha des espions, chargés de nouer avec les fugitifs de feintes relations amicales, mais destinées à obtenir d'eux des renseignements en vue de pourchasser d'autant plus sûrement ceux des leurs qui restaient dans leur patrie. Il en résulta une persécution

atroce, mais qui n'éclata souvent pas au grand jour. Nombre de malheureux disparaissaient et leurs familles n'en recevaient plus aucune nouvelle quelconque. D'autres, on le savait, subissaient des tortures trop horribles pour qu'il soit possible de les décrire ici: tortures physiques, mais aussi tortures morales; on ne leur épargnait rien. Enfin un certain nombre étaient mis à mort publiquement, à titre d'exemple, le plus souvent par le feu, dans les hideux *autodafés*, mot qui signifie: «Actes de foi». Philippe II arriva ainsi à ses fins dans ce sens qu'il extirpa la Réforme de ses états espagnols. Mais, du même coup, il les ruinait en y instaurant les puissances des ténèbres, le règne de l'ignorance. L'Église romaine craint la lumière qui étale au grand jour ses turpitudes, améliore les conditions de la société et surtout éclaire les cœurs et les intelligences en les mettant en contact avec la source de toute grâce excellente et de tout don parfait. Philippe II dominait sur une portion importante de l'Europe, sur plus de la moitié du continent américain. De cet immense empire il ne reste plus à l'Espagne aujourd'hui que l'Espagne proprement dite et d'infimes territoires coloniaux, tellement il est vrai que «on ne se moque pas de Dieu; car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera» (Gal. 6:7).

## Les États du Nord

Pays-Bas. L'histoire de la Réforme en Espagne amène tout naturellement à celle des Pays-Bas, qui dépendaient d'elle, tant la Belgique que la Hollande actuelles. Depuis longtemps on pouvait constater dans cette contrée une tendance marquée à s'enquérir au sujet des doctrines évangéliques. Un groupe de pieux mystiques, représentés par Thomas a Kempis (1379-1474), un des auteurs présumés de *l'Imitation de Jésus Christ*, avaient attiré l'attention sur les abus de l'Église et sur la recherche de la vérité selon Dieu. Plus tard Jean Wessel fut un vrai précurseur de Luther. Peu après l'invention de l'imprimerie, Anvers devint un centre important de publications de toute espèce; au XVI<sup>e</sup> siècle on y édita des traductions en langues diverses des principales œuvres des réformateurs allemands et suisses. Principal marché commercial de l'Europe continentale, cette ville voyait affluer des négociants de tous les pays civilisés. Beaucoup d'entre eux, attirés par la nouveauté du sujet, achetèrent ces livres pour les emporter chez eux, souvent dissimulés dans des ballots de marchandises, afin d'échapper aux perquisitions policières. Ainsi Anvers joua un rôle de premier plan dans la diffusion des écrits évangéliques.

Lorsque Charles-Quint monta sur le trône, il témoigna une faveur marquée aux Pays-Bas, terre de sa naissance. Grâce à leur extraordinaire prospérité matérielle, ces provinces lui fournissaient le plus clair de ses revenus; il y allait donc de son intérêt le plus direct de les ménager autant que possible. Cependant, adversaire déclaré de ce qu'il appelait l'hérésie, il se devait à lui-même de la réprimer même dans cette contrée, qu'il chérissait entre toutes. Il publia donc un édit énonçant la défense formelle d'enseigner ou de pratiquer les nouvelles doctrines; mais il recommandait en même temps aux magistrats d'user de ménagements envers les réfractaires. L'empereur se rendait bien compte aussi

qu'un facteur essentiel de la prospérité des Pays-Bas était la liberté dont elles avaient joui sous ses prédécesseurs. La limiter trop sévèrement, même sur le terrain religieux, c'était aller à l'encontre du développement ultérieur de ces provinces; c'était risquer un soulèvement général, car la population tenait énormément aux droits qu'elle avait acquis, souvent au prix de luttes sanglantes, et n'était nullement disposée à y renoncer, même aux plus insignifiants.

Mais les principes de la Réforme avaient fait plus de chemin que le souverain ne se le figurait; quelques historiens évaluent à quelque 100,000 le nombre des adhérents du «luthéranisme». Bien contre son gré, Charles dut céder aux instances du clergé et la seconde moitié de son règne fut marquée par une persécution ardente. Érasme condamnait fortement ces procédés; plusieurs chrétiens ayant subi le supplice du feu à Bruxelles, il écrivit: «Jusqu'à cet événement la ville était pratiquement exempte d'hérésie, à part quelques cas tout à fait sporadiques. Aussitôt après l'exécution des martyrs, nombre d'habitants se sont convertis à l'Évangile.» L'Église redoubla de cruauté; tout devint motif à arrestation, le plus souvent à condamnation. Il était interdit de lire ne fût-ce qu'une page de l'Écriture Sainte; sentence de mort contre quiconque discutait un article de foi, contre ceux chez lesquels on découvrait des écrits de Luther ou de Zwingli, qui exprimaient le moindre doute quant à la valeur des sacrements ou qui, à mots couverts, contestaient l'autorité pontificale. La terreur régnait.

Cependant Charles-Quint persécutait par politique beaucoup plus que par conviction. S'il pourchassait l'hérésie dans ses états, c'était essentiellement pour y faire prévaloir l'unité religieuse, mais il ne se montrait pas moins intransigeant vis-à-vis du Saint-Siège qui prétendait assumer sa suprématie contre celle de la puissance impériale. Charles alla jusqu'à saccager Rome et à retenir prisonniers le pape et certains cardinaux. Son fils, Philippe II, persécuta par bigoterie, par pur esprit de vengeance,

de froide haine contre les réformés. Il organisa méthodiquement une lutte acharnée, impitoyable, contre les enfants de Dieu, y apportant tous les raffinements d'une cruauté diabolique, sous la direction sanguinaire de l'odieux d'Albe. Ces mesures provoquèrent un soulèvement général dans les Pays-Bas, les catholiques eux-mêmes voyant battus en brèche leurs privilèges séculaires. Le conflit devint ainsi politique tout autant que religieux.

Sous la régence de Marguerite de Parme, longtemps gouvernante des provinces, les protestants avaient reçu l'autorisation de se réunir en plein jour ouvertement. Comme ils manquaient de lieux de culte, ils tenaient leurs assemblées dans les champs et là les évangélistes prêchaient, avec toute hardiesse, annonçant le message de la grâce de Dieu à des foules immenses. L'un d'eux, particulièrement doué, parlait souvent, dit-on, à des auditoires de quinze mille personnes. Mais, avec l'avènement de Philippe II, un changement ne pouvait manquer de se produire. Ainsi on vit un jour un magistrat, catholique bigot, chercher à disperser les assistants à coups de sabre; mais, comme il prétendait arrêter le prédicateur, une grêle de pierres l'assaillit et il eut peine à échapper avec la vie sauve. On avait l'habitude, dans ces réunions, de chanter les Psaumes de David et le chant de ces milliers de personnes, très puissant, s'entendait au loin à la ronde, si bien qu'il attirait de nouveaux auditeurs. Cela renforçait le zèle des chrétiens, et, par contrecoup, l'animosité de leurs adversaires. Pour parer au danger qui en résultait pour eux, ces chrétiens résolurent de construire des lieux de culte fermés, en bois, afin d'éviter des frais trop considérables, et dans lesquels ils couraient moins le risque d'attirer l'attention. Des hommes de toutes les classes de la société offrirent leurs services pour ce travail, tandis que les femmes vendaient leurs bijoux, afin de subvenir à la dépense. Puis ils adressèrent à Marguerite de Parme une requête, demandant de pouvoir jouir librement des privilèges qui leur avaient été concédés jadis,

entre autres du droit de réunion. Marguerite en référa à Philippe II; celui-ci opposa à la pétition un veto catégorique. Voyant son autorité ainsi battue en brèche, la régente démissionna. Ce fut le signal d'un déchaînement de violences indescriptibles, sous la haute direction du duc d'Albe.

Pareil à son maître quant à la cruauté systématiquement organisée, il institua une jurisprudence exceptionnelle contre les protestants, confiée à un tribunal spécial, bientôt flétri sous le nom de Conseil du Sang. Sa compétence s'étendait à tous les délits commis contre l'autorité espagnole, qu'ils fussent de nature civile ou de nature religieuse. On ne s'en prenait même plus aux individus isolés; pour activer la procédure, c'étaient des condamnations et des exécutions en masse. Deux crimes en particulier ne trouvaient aucune grâce devant les juges: l'hérésie, la richesse. Le duc avait déclaré qu'un fleuve d'or, profond de trois pieds et alimenté par la fortune des Pays-Bas, descendrait jusqu'à la mer et de là en Espagne pour remplir le trésor du roi, son souverain. Le sang coulait à flots: à Valenciennes il y eut 48 exécutions en un seul jour, à Malines 46; dans différentes villes de Flandre, 95 dans l'espace de vingt-quatre heures. Comme, malgré cela, bien des témoins du Seigneur survivaient, un décret de l'Inquisition prononça une sentence de mort contre tous les Pays-Bas, considérés en bloc comme hérétiques, sans avoir aucun égard à l'âge, au sexe ni à la condition. Cette décision atteignait trois millions de personnes. Comme les fidèles témoins de Christ n'hésitaient pas à proclamer leur foi jusque sur l'échafaud, on imagina de leur immobiliser la langue dans un anneau de fer. La rage de Philippe II se déversa sur son propre fils, don Carlos, qu'il fit mettre à mort dans la prison où on l'avait consigné sous le chef de connivence avec les réformés; le pape Pie VI célébra hautement cet assassinat. De son côté le duc d'Albe se vanta d'avoir causé la mort de 18,000 personnes au moins, auxquelles on devrait ajouter un nombre peut-être supérieur de victimes indirectes de ses atrocités. 30,000 autres furent



réduites à la misère à la suite de la confiscation de leurs biens. Cent mille s'enfuirent dans les pays environnants, en Angleterre surtout, où ces malheureux trouvèrent une large hospitalité qu'ils repayèrent en y introduisant toutes sortes de procédés nouveaux et ingénieux dans l'industrie de la filature surtout.

La puissance du mal se retourne invariablement contre qui en use. Étroitement liées les unes aux autres par leur commune foi, les provinces du nord se séparèrent de celles du sud, où le catholicisme finit par l'emporter, et, par l'union d'Utrecht (1579), se déclarèrent indépendantes. Telle fut l'origine de la Hollande actuelle. C'est ainsi que la politique diabolique de Philippe II fit perdre irrémédiablement à l'Espagne la partie la plus riche et la plus prospère de ses états. Plus tard, débordant des limites exiguës de leur territoire, les Hollandais s'établirent dans les Indes Orientales et y créèrent un vaste empire qu'ils ont su administrer et exploiter avec une habileté consommée.

La république des Provinces-Unies mit à sa tête Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé le Taciturne. Dans sa jeunesse il avait attiré l'attention de Charles-Quint, à cause de ses grands talents, et l'empereur le reçut à la cour. Il le consultait dans les cas graves et lui confia le commandement d'une armée en Flandre. Guillaume se trouva en présence de Coligny, l'illustre protestant français, et eut même le mérite de tenir ses troupes en échec. Encore étranger à l'Évangile, il ne pouvait prévoir que, plus tard, il serait un des plus hardis défenseurs de la Réforme et qu'il épouserait la fille de l'amiral. Lorsque Charles descendit du trône pour s'enfermer dans un couvent, il se montra en public appuyé sur le bras de Guillaume et le chargea d'aller porter la couronne impériale à Philippe II. Le nouveau monarque nourrissait une aversion marquée à l'égard du jeune courtisan. Dès qu'il eut mis fin à la guerre entre la France et l'Espagne par le traité de Cateau-Cambrésis dont Guillaume avait été un des

négoceurs, celui-ci apprit que ce document contenait une clause secrète, dont il n'avait pas eu connaissance, par laquelle les deux souverains s'engageaient à extirper l'hérésie, par le fer et le feu, dans leurs états respectifs. Le prince d'Orange, qui avait de nombreux amis parmi les réformés des Pays-Bas, s'empessa de les avertir. La haine de Philippe contre lui ne fit que s'accroître à la suite de son intervention. Quant à Guillaume, ce fait s'ajoutant à bien d'autres dont il avait été le témoin, lui ouvrit définitivement les yeux sur la religion catholique. Il s'en détourna avec horreur et, peu après, se convertit à la Réforme. Il est permis de croire qu'il accepta pour lui-même le salut par la foi au Sauveur.

Guillaume prit une part très active à la lutte des Provinces-Unies pour leur indépendance. Condamné à mort par contumace, ses biens dans les Pays-Bas, très considérables, furent confisqués. Il vendit tout ce qui lui restait: bijoux, vaisselle d'or et d'argent, même ses meubles, pour contribuer à la lutte contre l'ennemi. Il vit périr un de ses frères; un autre fut défait, mais Guillaume tenait toujours et eut la joie de voir les Provinces-Unies affranchies de la tyrannie espagnole.

Philippe II voua dès lors à Guillaume d'Orange une haine implacable. Le prince était, dans la main de Dieu, un instrument puissant pour résister à l'autocratie du monarque espagnol. La piété éclairée de Guillaume présentait aussi un contraste édifiant avec la sombre tyrannie de Philippe. Celui-ci dirigea cinq tentatives de meurtre contre son pieux adversaire; le Seigneur les fit toutes échouer. Là-dessus le roi annonça qu'il garantissait, à quiconque lui amènerait le prince d'Orange mort où vif, une récompense de vingt-cinq mille couronnes d'or, le pardon de toutes les fautes qu'il pouvait avoir jamais commises et un titre de noblesse. Ces promesses infâmes trouvèrent un écho. Un Jésuite, nommé Gérard, qui s'était fait passer auprès du prince pour un ami de la vérité, le tua d'un coup de pistolet, tiré à bout portant; peu de jours auparavant il avait obtenu de Guillaume lui-même l'argent

nécessaire pour acheter son arme. Guillaume s'effondra sur le sol, mortellement atteint. Ses dernières paroles furent: «Que Dieu ait pitié de mon malheureux pays!» Guillaume avait épousé Mme Téliigny, fille de l'amiral de Coligny. Son père et son mari furent assassinés lors du massacre de la Saint-Barthélemy; son second mari eut le même sort. Toute la Hollande, ainsi que les pays environnants frémissaient d'horreur et de tristesse à la nouvelle du meurtre du noble prince. Seul, au milieu de cette douleur générale, Philippe II manifesta une joie cynique et s'écria: «Si seulement la chose avait été faite deux ans plus tôt! Cela m'aurait évité bien des ennuis. Mais mieux vaut tard que jamais! Mieux vaut tard que jamais!»

*Les pays scandinaves.* Il y avait peu de pays où le catholicisme eût plongé des racines plus profondes, plus rudes à extirper, à vues humaines, que dans les trois états scandinaves: Danemark, Suède, Norvège, réunis sous un seul souverain, Christian II, le beau-frère de Charles-Quint. Les communications malaisées dans les régions montagneuses, aggravées par la rigueur du climat, maintenaient la population dans un état moral et matériel déplorable. La plupart de ces gens, plongés dans une misère noire, ne savaient ni lire ni écrire. Les superstitions païennes subsistaient, intactes, et l'Église romaine ne tentait rien pour les déraciner; au contraire, elle les entretenait bien plutôt, afin de favoriser son emprise sur les âmes. Eussent-ils même su lire, que la Bible serait restée lettre morte pour ces pauvres paysans, car il n'existait aucune traduction dans leur langue. Comme partout, plus encore qu'ailleurs, le clergé exerçait une oppression cruelle sur eux, étouffant les moindres rayons lumineux qui se laissaient entrevoir et accaparant toutes les richesses matérielles. Les évêques jouissaient de revenus supérieurs à ceux de la noblesse; leur faste surpassait celui de la cour et, habitant des palais immenses, mais qui étaient de vraies forteresses, ils tenaient parfois la royauté en échec.

Or ce fut précisément la question financière qui favorisa l'éclosion de la Réforme. Les livres de Luther se répandirent rapidement au Danemark surtout et éveillèrent les esprits en les attirant vers les choses éternelles, qui leur avaient été jusque-là soigneusement cachées. Sans cesse à court d'argent, Christian II vit dans ce mouvement d'idées un prétexte tout trouvé pour combattre le clergé, moyen purement politique, il faut y insister, car il n'éprouvait pas la plus petite sympathie ni aucun intérêt à la doctrine du salut par Christ. Il alla pourtant jusqu'à inviter Karlstadt à professer à l'université de Stockholm et pria Luther de venir prêcher au Danemark; faute de temps, le réformateur dut refuser. L'Évangile n'en fit pas moins de rapides progrès dans ce pays, mais en Suède l'attitude tyrannique du souverain provoqua une révolution. Christian la réprima avec une férocité barbare en faisant entre autres décapiter soixante-dix des nobles les plus en vue.

Mais le jeune Gustave Vasa, fils d'une des victimes du souverain, réussit à échapper au sort de son père et gagna l'Allemagne. Il fut converti et résolut de rentrer dans son pays pour évincer le tyran et surtout pour annoncer à ses compatriotes ce qu'il avait appris de la grâce de Dieu. En 1523 la Suède proclama son indépendance. Les Danois se soulevèrent à leur tour; Christian II dut se réfugier dans les Pays-Bas et laissa son trône héréditaire à Frédéric de Holstein, qui se montra très favorable à la Réforme; il gouverna son royaume, qui comprenait aussi la Norvège, avec justice et modération.

Quant à Gustave Vasa, une fois son autorité solidement établie, il déploya la plus grande activité pour répandre les doctrines de la Réformation, telles que Luther les avait exposées. Il comprit qu'il ne fallait pas imposer les idées nouvelles, mais instruire et convaincre le peuple, en laissant Dieu agir dans les cœurs. Son premier soin fut, comme de juste, de faire traduire la Bible en suédois. Lui-même ne craignait pas d'affirmer ses convictions; son témoignage personnel contribua pour beaucoup à faire

valoir la puissance de l'Évangile. Il abolit tous les avantages dont l'Église romaine avait usé pendant de si longues années; le catholicisme devait disparaître totalement de la Suède. Il déclara publiquement qu'il déposerait son sceptre et quitterait le royaume de ses pères plutôt que de gouverner un peuple asservi aux lois de Rome; que seul le pur Évangile de la grâce de Dieu devait servir de règle de conduite à lui-même comme au plus humble de ses sujets.

Au Danemark, Frédéric se montra moins catégorique: il autorisa le libre exercice des deux cultes. Mais le protestantisme l'emporta de beaucoup; le peuple en avait assez de la dure tyrannie du Saint-Siège. Ici aussi la Bible fut traduite et trouva bientôt le chemin de tous les foyers. Les Danois accueillirent aussi avec joie les cantiques de la Réforme; on les chantait partout, dans les maisons privées comme en plein air, tout en vaquant aux travaux des champs. Un historien relève le merveilleux changement qui s'opéra dans le royaume. Il semblait, dit-il, qu'une lumière sereine et douce l'eût éclairé. Il ajoute que les Danois lisaient avec transports les Saintes Écritures, surtout les Psaumes de David, qu'ils chantaient ensuite dans les églises. En outre, ils prêtaient une oreille très attentive aux instructions que leur donnaient de nombreux prédicateurs venus d'Allemagne tout d'abord, puis bientôt instruits dans le pays même. Une ère nouvelle s'était ouverte, l'ère de la grâce, de la paix, de la joie.